

A PROPOS

DE

la Révolution qui vient ?



OPINIONS DE

Henri BARBUSSE, Marcel CACHIN, Sébastien FAURE
GÉNOLD, Émile MASSON, Victor MÉRIC
Charles RAPPOPORT, RHILLON, Boris SOUVARINE
VILKENS et Maurice WULLENS

Bois gravés de Louis MOREAU

Lino de A. DAENENS

ÉDITION
de la
Revue Littéraire des Primaires
LES HUMBLÉS

1921

Prix : trois francs.

LES HUMBLÉS

Revue Littéraire des Primaires

paraissant par Cahiers mensuels de 32 pages

Directeur : MAURICE WULLENS

ABONNEMENTS D'UN AN :

France 10 francs — Étranger. 12 francs

- Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.
- Toute personne qui nous procurera 5 abonnements aura droit au service gratuit.
- Adresser toute correspondance : mandats, livres, revues, etc., à M. Maurice Wullens, 4, rue Descartes, Paris (V^e).
- Joindre un timbre de 0 fr. 25 à toute lettre nécessitant une réponse.
- Les manuscrits ne sont pas rendus.
- Les auteurs sont seuls responsables de leurs œuvres.
- La reproduction des œuvres insérées n'est permise qu'avec indication d'origine.
- Il sera rendu compte de tous les ouvrages envoyés en double exemplaire.
- Des exemplaires de la Revue sont laissés aux collaborateurs avec rabais de 25 %.

A PROPOS

DE

la Révolution qui vient ?



OPINIONS DE

Henri BARBUSSE, Marcel CACHIN, Sébastien FAURE
GÉNOLD, Émile MASSON, Victor MÉRIC
Charles RAPPOPORT, RHILLON, Boris SOUVARINE
VILKENS et Maurice WULLENS

Bois gravés de Louis MOREAU

Lino de A. DAENENS

ÉDITION
de la
Revue Littéraire des Primaires
LES HUMBLÉS
1921

A PROPOS

DE

la Révolution qui vient ?



LES ÉDITEURS
VILKENS et MAURICE WILLEMS
Charles KAPOPORT, RAILLON, BOIS-SOUVAIN
GÉNÉRAL, EMILE MASSON, VICTOR MERIC
HENRI MARTEL 252, MARCEL CACHIN, DÉPARTEMENTAL

ÉDITION

de la

REVUE LITTÉRAIRE DES ÉMIGRÉS

LES HUMBLÉS

1851

AVANT=PROPOS

Des amis, relisant les épreuves de ce numéro, me préviennent charitablement : « Attention, mon vieux : tu es déjà très mal vu par les réactionnaires. Et voici que tu vas te mettre encore tous les révolutionnaires à dos ! »

Qu'importe ! Cela ne peut m'empêcher, ne pourra jamais m'empêcher de dire ce que je pense, en toute sincérité. Si cela ne plaît pas à d'aucuns qui craignent la vérité, tant pis pour eux et non pour moi.

Je reste, je suis plus que jamais révolutionnaire. Mais j'ai peur, grand peur de tous les appétits déchaînés, des dents qui s'aiguisent, des mains qui s'ouvrent, des bouches crispées qui tout à l'heure vont gueuler brutalement aux maîtres actuels l'ignoble mise en demeure : « Ote-toi de là que je m'y mette ! »

La Guerre, cette implacable épreuve, a montré le néant de tous ces chefs. Après s'être lâchement garés durant cinq années, ils suivent de nouveau le courant qui doit les mener au Pouvoir. Ils empoisonnent de fond en comble ce mouvement communiste, curieux amalgame du dégoût et de la révolte des masses, canalisés par l'insatiable appétit des chefs (Peut-être réussiront-ils moins à empoisonner le Syndicalisme : nous attendons à l'œuvre la minorité qui doit incessamment y devenir majorité. Alors nous en reparlerons).

Maurice WULLENS.

P.-S. — La plupart des articles ci-dessous sont reproduits du « Libertaire » (hebdomadaire, 69, boulevard de Belleville, Paris). Sans m'associer entièrement à toute son action, je constate néanmoins que c'est l'un des rares journaux indépendants. Les deux extraits de Vilkins (Souvenirs de Russie) montrent ce que deviennent la liberté individuelle et le droit de grève sous un gouvernement révolutionnaire qui eut toutes nos sympathies (La Révolution russe les possède encore toutes). On me dit que le gouvernement soviétiste ne peut faire autrement : je persiste à le regretter.

M. W.

UN SECRET DE POLICHINELLE

en vers domestiques — et en vers sauvages

Je suis l'ami de tous les Curés,
 et de tous les Communards aussi
 (mais je crois qu'aujourd'hui on dit mieux :
 Bolsheviks !)

Ils me reçoivent tous en cachette.
 C'est-à-dire que ce n'est pas moi qui me cache pour
 aller chez eux ;
 mais c'est eux qui n'aiment pas qu'on sache qu'ils me
 fréquentent.

Chacun d'eux me raconte sa petite affaire passionné-
 ment.

Les Curés me racontent le Bon Dieu,
 et les Anarchistes me mènent voir le Diable.
 Je trouve quelquefois
 — à part moi —
 que le Bon Dieu
 ressemble étonnamment au Diable...
 et que le Diable n'est pas si mauvais diable
 qu'on ne puisse pas une fois le temps
 le confondre avec le Bon Dieu.

Autre chose !

J'aime ma Patrie plus qu'aucune autre,
 car c'est la Bretagne ma Patrie.
 Mais j'aime tant les autres Pays aussi
 que j'oublie souvent de quel Pays je suis ;
 et que, quand je songe à l'Allemagne, par exemple,
 (en esprit, car dans la chair
 les voyages coûtent trop cher !)
 je me demande si je ne suis pas Allemand,
 et si ce n'est pas l'Allemagne
 que j'aime le plus de tous les Pays !

Mais comme le soir ou le lendemain
me voilà passé en Chine ou au Japon,
je perds totalement la notion
de l'Allemagne comme de la Bretagne,
et me voilà prêt à jurer
que la plus chère Patrie de mon cœur
est celle des Célestes, ou bien celle des Nippons !

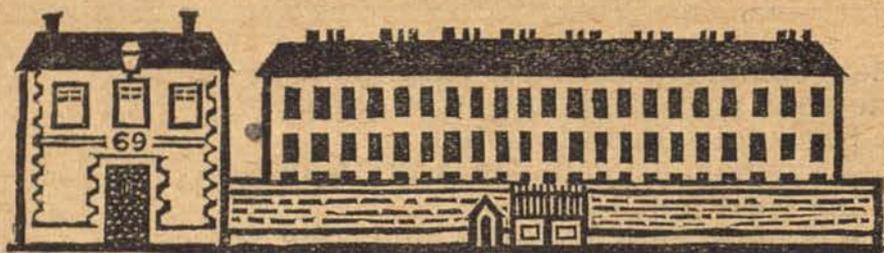
Bref, étant reçu chez tout le monde,
je sais le secret de Polichinelle,
et je m'en vais vous le dire :
Tous ces braves gens pensent exactement
les mêmes choses

à tous les points de vue.
Seulement ils ne veulent pas l'avouer ;
car ils estiment à tort ou à raison,
que c'est bien agréable
d'avoir une petite existence comme celle-ci
pour faire toutes les petites cochonneries
puisqu'il restera toujours assez de temps
dans l'éternité
de vivre dans la vérité...

Hé bien ! les Curés font de moi un saint ;
et les autres... un anarchiste !
Sur quoi je me demande avec anxiété
si un saint peut être anarchiste,
ou si un anarchiste est un saint ?
Peut-être bien ! Peut-être bien !
En tout cas je suis l'un et l'autre !

On me reproche de tout mêler,
de tout confondre et de ne jamais distinguer.
Mais, chers amis ? camarades,
Tout, en vérité, n'est-il pas même salade ?
Tout n'est pas poussière ?
Attendez une petite minute
Et vous vous en rendrez compte par vous-mêmes !

Emile MASSON.



PROPOS D'UN ISOLÉ

Ce jeudi matin, le temps est tiède et doux à souhait. Une légère brise vient du bois. Comme la clairière doit être agréable, là-bas, auprès de l'étang, avec son herbe douce, la ceinture de beaux grands arbres murmurants, les fraises si fraîches à la gorge, et tous les oiseaux, et les insectes bourdonnants et les graminées graciles se balançant au gré du vent.....

Je veux y aller cet après-midi, me retremper par un bon bain de nature et reprendre haleine, loin des livres et loin des gens. Car les gens d'ici.....

J'ai eu beaucoup d'enthousiasme pour eux (j'étais encore jeune : il faut me pardonner, camarades plus expérimentés). Ils se sont beaucoup servis de moi : j'ai fait des causeries, distribué des livres, des journaux, pris part à toutes les manifestations. J'étais un homme précieux en ce temps-là. Mais maintenant !

La place est conquise. On a la mairie. Un verrier a quitté l'usine. Anarchiste (qu'il disait, et il le dit encore) il est devenu maire. Antialcoolique, il a ouvert un bistro, et repris une épicerie. Il est sauvé. Les autres, fatigués d'un effort de six mois, dorment sur leurs lauriers. Ils ont été révolutionnaires. Ils sont re-devenus commerçants, employés, ouvriers. Les commerçants ont vu croître leur clientèle. Les ouvriers (conseillers, mon vieux, membres de la commission des Ecoles, des Fêtes, etc.), ont l'estime de leurs camarades et le respect des commères.

Quelques sincères, brisés, continuent la lutte quand même. Le patron verrier a fichu à la porte deux « meneurs ». L'un est parti à la ville voisine. L'autre travaille de-ci, de-là, gagne à peine le pain de ses quatre enfants. Moi, j'ai failli faire quelques mois — ou quelques années — de prison pour outrages à l'armée.

Mais, nous ne sommes plus des révolutionnaires. L'on nous a empêché d'assister aux réunions du Parti socialiste : nous n'avons pas de carte. Et puis, les séances doivent être consacrées à l'inauguration du monument aux morts de la Grande Guerre. L'on inviterait plutôt M. le comte de Mérode, grand souscripteur, et MM. les Patrons-verriers. — Je ne veux pas fonder de groupe communiste, malgré que mon ami Delourme, secrétaire de la Fédération du Nord, m'en ait parlé plusieurs fois. Mais non, mon ami, tous ces salauds-là y adhéreraient immédiatement.

Et je ne suis plus un révolutionnaire, paraît-il. Le citoyen-maire me serre la main d'un air protecteur. Mais toutes ses sympathies vont aux flics qui l'aident à terroriser les pauvres ménagères trop rouspéteuses et trouvant que tout ne va pas pour le mieux dans cette commune socialiste.

Moi, je n'ai que la sympathie de quelques pauvres bougres fidèles, et quelque peu désorientés, les uns très doux, les autres très violents, et qui ne comprennent pas, ou qui comprennent trop bien.

Alors, tout compte fait, j'aime mieux aller respirer au bois tantôt. On y est plus à l'aise.

*
**

Suis-je un révolutionnaire ?

Je me pose cette question ce matin. Je suppose qu'un révolutionnaire est celui qui, dégoûté, profondément écœuré par l'organisation de la société actuelle, souhaite sa transformation de fond en comble par tous les moyens. Et alors, je me demande comment je ferais pour n'être pas révolutionnaire.

L'armée ? Pour avoir été mobilisé pendant quinze mois, je sais quelle école d'abrutissement elle consti-

tue — école du vice et du crime, disait Briand quand il marchait encore en espadrilles éculées. Mais pour la détruire, il n'y a qu'un moyen. Et ce n'est pas de la conquérir et de la transformer en armée rouge, comme braillent certains « révolutionnaires » patentés, ex-officiers pour la plupart, impatients de reconquérir leurs galons et leurs décorations.

La Justice? Je sais quels monuments d'injustice, elle érige dès qu'elle se met à agir. Je sais que, comme disait déjà, à peu près La Fontaine : Selon que vous serez puissant ou misérable, elle vous rendra blanc ou noir. Je sais en un mot que la justice est au service de l'argent, à la solde du pouvoir. Mais je la maudirai de la même façon lorsqu'elle sera passée avec tout son attirail, robes noires et robes rouges — déjà! — à la solde d'un autre pouvoir, d'un gouvernement de classe, comme le gouvernement actuel, mais organe d'une classe différente.

Le Gouvernement? Je sais qu'il n'est formé que de riches : riches de naissance et ex-pauvres enrichis, ceux-ci plus dégoûtants encore que les autres car ils ont tout renié. Je veux bien user mes faibles forces à le démolir. Mais, dois-je ensuite le remplacer séance tenante, par une nouvelle équipe de pauvres qui *gouverneront*, ni mieux, ni pis, *à priori*, que l'équipe actuelle.

L'école? Je sais trop bien que l'école actuelle est une vaste entreprise de bourrage de crânes, de façonnage des esprits, au profit de l'Etat. Comme elle était jadis au service de l'Eglise. Je sais que c'est une pépinière surpeuplée de bons républicains, de bons ouvriers, de bons pères de famille, de bons citoyens. (On élève les conducteurs, les guides du troupeau dans des écoles spéciales.) Mais dois-je accepter, comme le réclament déjà certains éducateurs, une école communiste, où on fera de bons communistes, de bons ouvriers, de bons pères de famille, de bons citoyens (on élèverait les dictateurs dans des écoles spéciales). Et ne puis-je rêver d'une école *pour l'enfant* (et non plus pour la société, cléricale, laïque ou communiste)

où on lui apprendrait seulement les rudiments de la connaissance : lire, écrire, compter, ne lui imposant aucun dogme, ni politique, ni économique, ni religieux, lui laissant le soin de décider lui-même lorsqu'il aura l'âge de raison.

L'église? Je sais quelle puissance occulte elle constitue : puissance d'asservissement et d'abrutissement, qui travaille en grand, en très grand. Mais luttant contre elle, puis-je admettre que l'on bâtisse à côté de nouvelles basiliques, que l'on bénisse de nouvelles bannières, que l'on fasse répéter à la foule de nouvelles prières, de nouveaux cantiques, que l'on réinstaure cette confession autorisant tous les reniements, toutes les trahisons.

Non, cela je ne le puis. Je veux bien démolir mais je ne veux point reconstruire à côté, avec les mêmes matériaux, en suivant les mêmes plans. Je demande à réfléchir. Je ne veux pas marcher aveuglément et paraît-il, je ne suis plus un révolutionnaire.

Voire !

*
**

A vrai dire, je n'ai guère confiance en les chefs. Et à ce propos, souffrez, ami lecteur, que j'ouvre une parenthèse et que je vous raconte une petite histoire.

J'ai connu — en imagination, mais cela n'y change rien — un merveilleux aviateur. Depuis l'enfance, il ne rêvait que biplans, monoplane, hélices, moteurs, etc., toute son instruction fut aiguillée dans ce sens, toute son activité tendue vers ce but. Et dès qu'il eut l'âge voulu, ce fut un fameux champion. Il exécuta mille prouesses plus folles les unes que les autres, mille tours de force. Un jour, pour la première fois, des amis lui demandèrent de les transporter. Ce jour-là, l'accident survint imprévisible certes, mais terrible. Et le fameux aviateur survécut seul à la catastrophe. L'autre jour, il m'offrit instamment de l'accompagner dans les airs : je n'ai pas accepté. Je ne suis pas un révolutionnaire, m'a-t-il dit. Je ne suis pas pas le progrès. Que voulez-vous !

La plupart de nos grands manitous révolutionnaires ne ressemblent-ils pas étonnamment à cet aviateur. Toute leur vie fut vouée, dès leur plus jeune âge, à la Révolution, à la révolte. Ils ont occupé leur jeunesse à d'étonnantes prouesses -- verbales ! -- Et au mois d'août 1914, ils ont tout sacrifié à la Patrie. Eux n'en sont pas morts d'ailleurs. Mais leurs troupes sont allées se faire casser la figure. Mieux, ils les ont envoyées à la boucherie, ils les ont encouragées de leurs aboiements effrayés. Et ceux qui ont survécu, c'est qu'ils ont eu de la chance ou mieux qu'ils ont eu la bonne idée de ne pas écouter les guides renommés.

Entendons-nous bien. Je ne veux pas blâmer ici ceux que les vieilles badernes appellent d'un ton méprisant « *les nés de la guerre* ». Au contraire, à ceux-là va toute ma sympathie. J'en suis un peu d'ailleurs : j'étais si jeune, si peu au courant, si naïf, en 1914. Et j'aime ces camarades que la tourmente a éclairés, qui ont eu le courage de ne plus suivre les vieilles fripes -- ou fripouilles -- qui leur avaient servi d'étendard jusque-là. Je n'irai pas rechercher si tel fut catholique sur les genoux de sa nourrice, ou si tel autre fut royaliste vers la douzième année. Il me suffit qu'ils soient devenus *des hommes* pour que je leur tende cordialement la main, fussent-ils nobles, ouvriers ou bourgeois.

Mais les autres, tous ceux qui s'étaient placés -- eux-mêmes -- comme guides de la masse et qui, le 1^{er} août 1914 ont flanché misérablement, comme des salauds ou comme des lâches, tous ceux-là ont droit à notre plus complet mépris. Oh ! je ne leur ai jamais demandé de mourir pour leur idéal : j'ai bien senti toujours qu'ils en étaient incapables. Mais, au moins, n'auraient-ils pu s'abstenir. Et se terrer, se cacher, mériter l'oubli, au lieu de passer avec armes et bagages au service de l'adversaire éternel. Ah ! ceux-là, nous ont bien montré leurs capacités, leur savoir faire. Et ce sont, hélas ! les mêmes qui reviennent sur l'eau. Non, non, ils n'ont pas coulé au fond : les voici tous, les voteurs de crédits de guerre, les apôtres du

Droit, de la Civilisation et de la Liberté; les champions du Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes; les missionnaires de la République en Italie, en Argentine, en Russie, en Australie; les amis des généraux assassins; les commensaux des évêques renégats de la doctrine du Christ. Les voici tous revenus à la tête des troupes révolutionnaires. Et vous voudriez que je marche encore ?

Je sais, oui, mon cher Martinet, je sais que ce n'est pas là absolument toute l'élite révolutionnaire. Je sais qu'il y a là-dedans quelques opposants de la première heure, que vous êtes l'un des plus purs, vous et quelques-uns de vos meilleurs amis. Mais souvenez-vous, nous étions si peu nombreux durant la guerre; et combien en retrouvez-vous encore maintenant autour de vous ! Combien sont partis abandonnant leur place accaparée aussitôt par d'innombrables renégats-repentis. Et comment voulez-vous que nous ayons confiance en ceux-là. Nous savons trop qu'ils se servent même de votre probité, de votre propreté, de votre désintéressement pour des buts égoïstes. Et non, nous ne pouvons pas marcher, nous ne voulons pas faire partie du troupeau collectif.

*
**

Puis, nous tenons trop à notre liberté de pensée.

Certes, nous comprenons que tous ces renégats, ces transfuges exigent notre silence et soient prêts le cas échéant, à nous étrangler pour nous refouler dans la gorge, les reproches incessants que nous leur adressons. Mais est-ce une raison pour nous laisser faire ? Nous luttons contre la censure bourgeoise. Nous lutterons de même demain contre la censure révolutionnaire.

Et nous devons lutter. Voici longtemps déjà que Rappoport, l'un des théoriciens les plus célèbres du communisme, signifiait à Marcel Sauvage, la disparition nécessaire du journal individualiste *La Mêlée* au lendemain de la Révolution. « Comprenez-vous, lui disait-il en substance, si tout le monde était comme

vous et moi, si tous avaient notre intelligence, notre culture, *La Mêlée* pourrait subsister. Mais le peuple n'est pas au point : il est encore trop bête, trop peu éduqué : je ne pourrais, nous ne pourrions permettre vos critiques ».

Faut-il encore rappeler l'exemple du camarade Vil-kens. Celui-ci est parti en Russie, communiste fervent et convaincu. Il en est revenu absolument désillusionné. Et comme il voulut raconter ce qu'il avait vu, dans le *Libertaire*, il reçut de copieuses lettres de menaces et d'insultes, des menaces de mort. Liberté, liberté !

Bertrand Russell après un voyage en Russie, remarque assez justement : « Peut-être l'amour de la liberté est-il incompatible avec une croyance sincère en une panacée universelle. S'il en est ainsi, je ne puis que me réjouir du scepticisme du monde occidental. Je suis parti en Russie, me croyant communiste ; mais au contact de ceux qui n'ont pas de doutes, j'ai senti s'intensifier mille fois les doutes que j'éprouve, non à l'égard du communisme en lui-même, mais à l'égard de toute croyance si profondément enracinée que pour elle des hommes sont prêts à infliger à autrui des souffrances sans bornes ». — Entendons-nous : il n'est pas question ici de nous placer au centre de l'univers et de subordonner tout à notre personnelle liberté. Je n'ai aucune disposition au martyre, mais tout de même, si le bonheur mondial dépendait de mon silence, je me tairais volontiers. Seulement, voilà : justement, je doute que ce que l'on nous apporte soit le bonheur universel. Et dame, je tiens trop à ma liberté pour la sacrifier à un mythe, fut-il paré des plus attrayantes couleurs.

L'on me promet un mieux-être économique — bien aléatoire d'ailleurs. Et l'on me demande de sacrifier ma liberté de pensée : je ne puis le faire. J'approuverais plutôt assez volontiers ce brave Clérambault — un bourgeois, me clame-t-on : qu'importe ! — qui déclarait : « Le plus rare en ce monde, c'est de trouver de braves gens qui veuillent tout bonnement être mes

égaux. S'il faut y renoncer, tyrannie pour tyrannie, je préfère encore celle qui tenait les corps d'Esopé et d'Epictète esclaves mais libres leurs esprits à celle qui nous promet la liberté matérielle et l'esclavage d'âme».

Encore Clérambault sût-il mourir et pour une cause qui n'était point la sienne. Mourir, n'est pas une solution enviable, surtout mourir au profit d'une cause étrangère. C'est *vivre* qu'il faut et vivre pour *sa* cause.

*
**

Et quels diplomates ! Quels avoués retors et finassiers, quels procéduriers que tous ces avocaillons sans cause, étouffant sous leurs caresses cupides la grande Cause, celle de la Révolution.

Avec eux, on ne sait jamais au juste. Vous leur dites blanc : ils vous répondent noir. Accusez-les d'antipatriotisme : ils vous répondent Défense nationale. Retournez l'argument, ils vous ressortent l'antimilitarisme, assise fondamentale de toute leur action. Leur méthode de discussion désempare. Ils sont subtils et sans foi : jamais vous ne les prendrez sans vert.

Ecoutez Henri Fabre défendant la dictature : « Elle peut être rendue inévitable par l'agression étrangère. C'est le cas de la Russie, comme ce fut le cas chez nous en 1914 » (1). On croit rêver en lisant pareille assimilation : août 1914 en France et novembre 1917 en Russie. Le plus fort, en allant au fin fond de l'histoire, c'est peut-être bien que, ce bougre-là n'a pas si tort qu'il ne paraît.

Mais ce n'est pas une autorité, direz-vous. Lors oyez un as : le citoyen Cachin déclarant à la Chambre : « Les Bolcheviks entrèrent en pourparlers, avant et après Brest-Litovsk, avec les représentants français à Pétrograd pour réorganiser militairement leur pays et lutter contre les impérialistes de Berlin ». Alors quoi, eux aussi, ces purs entre les purs : la guerre du Droit,

(1) *Journal du Peuple*, 27, x., 1920.

l'impérialisme pangermaniste, la croisade sacrée, vraiment ! Qui croire alors ? Aïe, ma pauvre tête. Et pour nous confirmer le fait, le citoyen Sadoul donne force détails dans ses lettres fameuses.

C'est de la haute diplomatie, de la fine stratégie me dira-t-on. Hélas, peut-être bien ! Mais ce ne peut me convenir. Moi aussi, si je l'avais voulu, j'aurais pu remporter la victoire, *ma* victoire à ce prix. Et je ne serais pas actuellement exilé dans ce patelin perdu, exposé sans cesse du jour au lendemain à me trouver sur le pavé sans un sou vaillant ni un métier en mains, si j'avais voulu cacher prudemment mon drapeau.

Mais je ne suis pas diplomate. Si je pense ceci, je ne vais point dire cela pour vous faire plaisir. Et l'on me permettra de ne pas aimer les diplomates. Je préfère un franc adversaire à l'ami fourbe et lâche qui compose avec l'ennemi. Je suis peut-être un imprudent, un mauvais combattant mais j'ai la prétention d'être un homme franc et loyal.

*
**

Et puis, non, tenez : de remuer tout cela m'a donné la nausée et le dégoût des livres et des journaux.

Je veux partir au bois. Là-bas, le soleil couchant dore les eaux de l'étang et les feuillages des chênes, cependant que les nuages mirent leur course dans les eaux tremblotantes. La brise du soir va souffler doucement. Devant la maison du garde, je m'étalerai sur l'herbe tiède ou fraîche, suivant l'endroit, près des sapins.

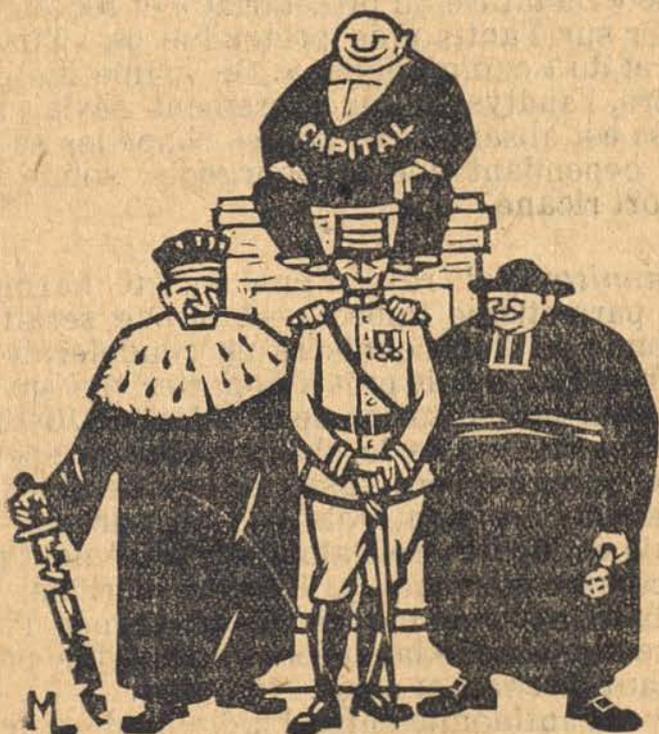
Et puis, je ne veux plus penser à rien. Même pas regarder, ne pas analyser mes impressions. Je vais prendre un bon bain : fermer les yeux et ouvrir toutes les portes du cerveau. En allées, les vilaines visions et les silhouettes grimaçantes, les rictus sinistres et les masques hideux, les papiers louches et les pièces trébuchantes, l'amour vénal et la pensée prostituée.

Et seulement, plus tard, quand je serai de nouveau

parmi les hommes, je revivrai par la pensée, ces délicieuses minutes. Et lors, j'analyserai toutes mes sensations passées pour en mieux jouir de souvenir; je les revivrai toutes. Et ce seront des lambeaux de lumière en la noirceur de la vie, comme cette nappe d'azur qui se mire à l'instant dans les eaux sombres de l'étang.

Maurice WULLENS.

Trélon, le 30 juin 1921.



Les Dictateurs du Proletariat

Une lamentable confusion éparpille et unit arbitrairement les concepts humains. La science sociale, embryonnaire encore au 2 août 1914, a subi une régression formidable du fait de la guerre ; et comme le disait récemment La Fouchardière dans l'*OEuvre*, « M. de La Palisse passe pour un dangereux jongleur de paradoxes ».

Pendant que les socialistes vont ou ne vont pas à Moscou, les anarchistes s'agitent pour ou contre la fameuse « Dictature du prolétariat » et recommencent à ergoter sur l'antinomie prétendue de « l'individualisme » et du « communisme ». On coupe les cheveux en quatre, l'analyse assez aigrement sévit ; mais la synthèse est absente. Les petites chapelles se font la guerre, cependant que le bourgeois, solide sur son coffre-fort ricane.

*
**

Communiste j'ai rêvé d'une société harmonieuse d'où le parasitisme imbécile et féroce serait banni, d'un monde où l'atroce misère ne coudoierait plus le luxe effréné. et je suis prêt à apporter ma quote-part d'effort pour la réalisation de cet idéal de Justice.

Individualiste je sais le chaos qu'est la société actuelle, résultat d'un processus millénaire assez incohérent. Clairvoyant je ne crois pas au paradis, je sais que la vie est éphémère, l'aimant intensément pour les autres comme pour moi, je hais le sacrifice, la douleur et la mort, et je me garde de prôner l'homme-cellule, estimant que la société ne vaut que pour son composant de chair et d'os : l'Individu.

Qu'il y ait antinomie entre l'individuel et le social qui le conteste ? Mais tout n'est-il pas équilibre précaire, éphémère à la surface de notre pauvre petite planète, éphémère elle-même dans le temps et l'espace ? Attachons-nous à résoudre au mieux cette antinomie, harmonieusement, au lieu d'ergoter, de dispu-

ter sur des concepts, sur des mots, tels des moines byzantins.

* * *

Etes-vous ou pour ou contre la III^e Internationale, pour ou contre la « Dictature du Proletariat », tel est le dilemme dans lequel tentent de nous enfermer les sectaires de tous ordres. La question ainsi posée est trop simpliste, trop « primaire » (au sens péjoratif du mot) pour qui sait la complexité des choses, et que, comme le disait Gourmont, « pour expliquer un brin de paille il faudrait démontrer l'univers. »

Procédons par ordre. Pour juger les choses vivantes contenues dans ces formules, déjà presque cristallisées : *Dictature du prolétariat*, *III^e Internationale*, examinons leur composition, leur naissance, leur vie.

La Révolution russe est née de la guerre. Lorsque la misère des masses, les excessives souffrances des soldats mal vêtus, mal armés, eurent, aidés par l'ordre de lord Buchanan, renversé le régime tsariste et ras-poutinien qui peut-être allaient consentir une paix séparée, Kerensky et ses amis inscrivirent dans leur programme « révolutionnaire » (?) la continuation de la boucherie. Les masses attribuant, avec raison, leurs souffrances à la guerre, les maximalistes prirent le pouvoir par un coup de force, et le conservèrent par la confiance qu'inspirait leur programme, dont la paix était une des premières promesses. Ce fut Brest-Litowsk. Les Allemands en laissant passer Lénine et ses amis en wagon plombé, avaient joué une carte. Cela permit aux Alliés de prétendre à une complicité, ce qui ne se défend pas, étant donnée l'attitude qu'eurent par la suite les gouvernants de l'Allemagne envers les bolcheviks. D'ailleurs Lénine n'avait pas à se préoccuper des intérêts de l'Entente capitaliste.

Maîtres du pays, ardents, sincères, courageux, les maximalistes tentèrent de réaliser leur programme et y parvinrent, en partie tout au moins. Les attaques de l'Entente les placèrent devant cette alternative : se défendre par la force ou abandonner le Pouvoir. On

sait la suite. Quels résultats eût donnée l'attitude tolstoïenne devant l'hostilité de l'Entente? Sans doute une bonne petite « démocratie » à l'instar de Londres ou de Paris. Il y a une évidente grandeur dans le fait d'avoir refusé ce compromis. Le peuple russe a donné un grand exemple, mais on peut se demander jusqu'à quel point il est bon de sacrifier des générations d'hommes vivants pour la réalisation *future* d'une société édifiée autoritairement selon un programme abstrait?

*
*

S'il a été écrit et dit tant de bêtises, d'outrances contre (et quelquefois pour) le Parti Communiste russe, cela provient des déformations du jugement causées par la fréquentation de groupes, de « chapelles » de l'adoption d'idéologies parfois puérides et poussant fatalement à la surenchère, qu'elles soient conservatrices ou révolutionnaires.

Maximalisme signifie quelque chose en Russie mais les mots *Bolchevik* et *Soviet* n'ont aucun sens en France; les employer est démagogique, c'est aussi maladroit, voire néfaste. Si l'Homme-au-couteau n'existait pas le *Bloc National* l'aurait inventé.

Lorsque Wells, cerveau clair, écrivain lucide et perspicace, affirme que le gouvernement bolchevik est « le seul possible » il veut dire simplement que les habitants de cette immense Russie, où avant la guerre déjà, l'imperfection des transports permettait des famines atroces, ne donnera sa confiance qu'à des hommes capables d'organiser les efforts vers moins de misère. Reconnaissons volontiers que les commissaires du peuple méritent cette confiance, mais n'abandonnons point notre esprit critique, et lorsque nous parvenons les récits indubitables d'actes regrettables, de brimades envers des anarchistes dissidents, nous revendiquons le droit de juger sévèrement ces actes sans encourir les foudres de gens qui se sont institués ici, nul ne sait trop pourquoi ni de quel droit, les représentants de la Révolution russe.

* *

Nous ne sommes pas en Russie, ayant sur les choses et les hommes de là-bas des jugements prudents et revisibles, nous pouvons être plus nets pour ceux et celles d'ici.

Dans notre « douce France » avec ses cinq millions de bourgeois grands et petits et ses vingt millions de ruraux, en admettant que nos « maximalistes » réussissent à s'emparer du Pouvoir (ce qui est douteux) nous demandons par quels truchements s'exercera la dictature du prolétariat que l'on nous présente comme une panacée universelle.

Des camarades dignes de foi nous affirment qu'en Russie l'autorité des commissaires du peuple tend à se libérer de plus en plus du contrôle des Soviets. Il n'y a là rien d'étonnant. Georges Sorel n'a-t-il pas écrit (d'après Bernstein) ces lignes :

La dictature du prolétariat cela veut dire — partout où la classe ouvrière ne dispose pas déjà de très fortes organisations économiques, et où elle n'a pas acquis encore, par son apprentissage dans des assemblées autonomes, un degré très élevé d'indépendance morale — la dictature d'orateurs de clubs et de littérateurs (1).

Le fait de confier le pouvoir politique à des rhéteurs, à de nouvelles couches politiciennes, mérite-t-il vraiment le nom de *Révolution*? L'état de conscience de la classe ouvrière française permet-il autre chose? Questions que je pose.

* *

Frossard, secrétaire général du Parti, divise les anarchistes en deux classes. Ceux qui acceptent les directives moscovites, et ceux « auxquels la guerre n'a rien appris » (*sic*).

Etranges paroles. La guerre nous a appris que les neuf dixièmes des socialistes avaient renié l'internationalisme. Seul Lorient eût eu le droit de parler ainsi mais les autres? D'où viennent-ils ces « Dictateurs du

(1) La décomposition du Marxisme.

Prolétariat ». Où étaient-ils pendant que nous luttions âprement contre ceux-là même qui les guident aujourd'hui. Il n'y a qu'à ouvrir la collection de *Ce qu'il faut dire* et celle de l'*Humanité* pour se convaincre immédiatement que les masses sont aveugles et grégaires autant qu'en 1914 puisqu'elles consentent à se laisser mener par des hommes qui furent complices de la guerre, sous le prétexte purement verbal « qu'ils sont allés à Moscou ».

Les anarchistes qui, aujourd'hui, revendiquent le droit de critique, sur la formidable galéjade qu'est la section française de la III^e Internationale sont, en majeure partie, ceux qui avec Lorient, Péricat, Trotsky, Dridzo et quelques autres luttèrent sans merci contre la guerre. Si les jeunes arrivistes, néo-communistes de meetings et de cénacles, qui s'agitent autour de la III^e veulent de plus amples renseignements, et puisqu'ils parlent toujours de Moscou, qu'ils aillent en demander à Henri Guilbeaux.

*
*
*

Il y aurait une assez jolie anthologie à constituer avec les écrits ou paroles « jusqu'aboutistes » ou anti-bolcheviques de ceux qui aujourd'hui assument le rôle, un peu ridicule en ce pays, de l'Homme-au-couteau-entre-les-dents. Il y aurait également de jolies silhouettes de squales présents ou futurs à tracer en observant attentivement les « adhérents à la III^e » qui emplissent de leur prose les colonnes des organes socialistes et de leurs périodes creuses les salles des meetings.

Je me contenterai de leur demander combien de temps durera la fameuse « préparation psychologique de la Révolution ». Un an, un siècle ? Qui nous le dira ? Mais qui nous dira également les causes profondes du regard converti et repentant jeté vers La Mecque Moscou par ces politiciens ?

La scission de Tours a permis aux *Reconstructeurs* et aux *Résistants* de se grouper et de former une assez jolie pépinière à ministres pour le jour ou la bourgeoi-

sie sera convaincue que d'aller à gauche est somme toute plus habile que d'aller à droite.

Quant aux élus et dirigeants du Parti Communiste (S. F. I. C.) lorsque les perturbations actuelles seront un peu aplanies (oh ! momentanément) et qu'un gouvernement « socialiste » (?) aura décidé la reprise des relations avec la République des Soviets, ils seront tout désignés pour défendre à Moscou les intérêts de la collectivité française.

Je conclus ces considérations, quelque peu hâtives et fort incomplètes :

Nul ne peut sans mentir accuser les anarchistes d'être hostiles à la Révolution russe. Mais nous entendons conserver le « droit de regard ». Kibaltchiche dans sa lettre reconnaît somme toute que des conflits regrettables se sont produits en Russie entre les anarchistes et le gouvernement. Nous entendons juger ces conflits sans subir les directives ni les conseils de gens dont les erreurs (je suis poli) passées ne nous garantissent nullement la clairvoyance actuelle.

Si nous sommes avec la Révolution russe, nous n'avons aucune illusion sur les socialistes français, alors même qu'ils répètent les litanies moscovites.

D'ailleurs les événements se chargeront de nous donner tort ou raison. En attendant nous contemplons d'un œil serein, et quelque peu sceptique, toute leur agitation folliculaire et verbale.

GENOLD.





MORCEAUX CHOISIS

Ce soir, le *Journal du Peuple* m'apporte, sous la plume de Lucien Le Foyer — l'un de nos meilleurs journalistes, je le répète — une constatation que j'ai faite depuis longtemps et qui ne manque pas de saveur :

« C'est une mode, au lendemain des guerres, de nier la « défense nationale ». Tels, qui ont mérité des croix de guerre, affirment « qu'ils ne marcheront plus ». Cherchez ce qu'étaient hier ces intransigeants ? Des « bons soldats » ; des héros selon l'*Officiel*. Leurs actes en disent plus long que leurs paroles ».

C'est, en effet, une méthode singulièrement instructive que d'aller revoir un peu les actes de guerre et les écrits de guerre de nos aïeux de la Révolution... future.

A constater leurs errements, leurs pitoyables effondrements, leurs continuel tâtonnements, on ressent une salutaire défiance envers de tels guides.

Il y avait une fois un farouche révolutionnaire. C'était aux temps héroïques : l'expédition marocaine nous donnait un avant-goût de la guerre de droit.

Notre farouche révolutionnaire, en un article célèbre, maudissait nos assassins galonnés qui, sur la terre marocaine, brûlaient les maisons, rasaient des villages entiers, embrochaient pêle-mêle les vieillards, les femmes et les enfants. Puis il concluait :

« Pourtant, tout se paie. Ce n'est pas que nous atten-

dions quelque chose de la justice immanente. Mais la logique de l'histoire veut que les peuples envahisseurs soient à leur tour envahis. Les assassins d'aujourd'hui auront, un jour ou l'autre, à se défendre, eux mêmes, contre d'autres assassins. Nous verrons comment ces vaillants soldats, si ardents, si intrépides, quand ils n'ont devant eux que des gens sans défense, sauront combattre pour le sol sacré de la patrie.

« Ce peuple de massacreurs connaîtra les horreurs du pillage ; il verra les incendies s'allumer dans les villes ; les cadavres s'amonceler dans les rues ; les femmes violées, les petits enfants percés par les baïonnettes. Ce jour-là, ce noble peuple d'assassins s'indignera ; il invoquera le droit contre la force, il en appellera à tous les courages et à toutes les énergies.

« Ce jour-là aussi, nous serons peut-être quelques-uns à ne pas bouger. »

(*Hommes du Jour*, n° 12).

Parfait, direz-vous, très bien cette conclusion énergique. Hé ! hé !... Survint le 2 août 1914, comme il était prévu. Quelques-uns ne bougèrent point (n'est-ce pas Lecoin, Savigny et quelques autres).

Mais notre homme avait écopé de la prison pour ses belles paroles. Il jugea dangereux de passer aux actes. Et il partit.

Il n'y a pas si longtemps qu'il polémiquait dans les journaux socialistes avec un quelconque pied d'*Action française* : à savoir lequel des deux fut le plus longtemps téléphoniste au P. C. du colonel ou du capitaine !!

Il continua dans le même genre, évidemment.

L'autre jour, dans un canard d'ordinaire moins sérieux, il dissertait sur l'*Humaine Créduité*. En excellents termes d'ailleurs : « Tous les quatre ans — environ — quelques centaines de charlatans et de marchands de bobards reviennent, devant des troupeaux, se livrer à leurs prouesses ordinaires. Ce sont toujours les mêmes boniments, les sempiternels mensonges, les invariables clowneries ; mais la foule docile obéit

à chaque coup et quand un charlatan ne réussit pas son affaire, c'est qu'il est tombé sur un compétiteur plus fort que lui. »

(*Le Merle Blanc*, 7 mai 1921).

Très bien, direz-vous encore. Etonnamment juste et perspicace ce jugement sur la foule.

Ouais !... mais le bougre fut *candidat* aux élections législatives à Paris. Et il remit ça aux élections municipales. Car c'est un récidiviste invétéré. Il ne réussit d'ailleurs, compétiteur malhabile selon ses propres dires, qu'à ramasser une double veste, bien remboursée.

Mais il recommencera : sans doute, espère-t-il, à force de récidives, obtenir la relégation... au Palais-Bourbon.

Seulement, en attendant, il trouve crédule, sotte et bornée la foule qui ne voulut point le nommer député, ni même conseiller municipal. Mais que demain, il réussisse, et il ne trouvera pas assez d'épithètes louangeuses, pas de flagorneries assez viles pour encenser la Foule Emancipée qui le hissa jusqu'à l'assiette au beurre.

Triste pitre, va !

Et voilà l'un de nos génies communistes : le citoyen **Victor Méric**.

Faut-il rappeler les discours guerriers de **Marcel Cachin**, ses interventions en Italie et en Russie pour envoyer à la mort quelques milliers supplémentaires de prolétaires italiens et russes ? Il y aurait trop à faire.

Notons seulement un passage d'une adjuration pathétique adressée *Aux Socialistes de Russie* :

Mais que sont ces fautes (*celles des braves et loyaux Alliés*) auprès de ce qu'entraînerait une paix séparée ?

Comment les démocraties d'Occident, dont la démocratie russe n'a pas le droit de mépriser le long effort historique, même s'il n'est pas encore à son terme socialiste, comment la grande démocratie américaine, dont on ne peut nier la force idéaliste, comment

ces nations ne seraient-elles pas conduites à se sentir menacées par la faiblesse et l'abandon de leur grande alliée septentrionale, comment ne seraient-elles pas obligées à se raidir pour un combat prolongé d'où elles ne veulent pas voir surgir l'hégémonie politique, militaire et économique de ceux qui ont déchainé, au dernier moment, la catastrophe ?

(*Humanité*, 19. XII. 17).

Cette apologie de la grande démocratie américaine et de sa « *force idéaliste* » ne manque pas de saveur, chez celui qui flagelle maintenant de termes non moins vengeurs, le capitalisme international et le mensonge de la démocratie.

Tout est de sentir venir le vent : les braves révolutionnaires combattent et conspuent Albert Thomas et Renaudel qui contre-signèrent ce manifeste, mais ils portent aux nues Marcel Cachin qui sût le renier.

Grand bien leur fasse !

..

Passons aux écrivains. Ça ne va pas mieux !

Et nous ne parlerons même pas de ce triste **Anatole France**, dont les piteuses palinodies ont fini par dégoûter ses plus fervents adorateurs.

Henri Barbusse est certes un grand artiste. Et je persiste à juger son œuvre d'avant-guerre : *L'Enfer*, supérieure à tout ce qu'il fit depuis. On y trouve des formules et des jugements définitifs. C'est une œuvre magnifique et forte.

Le reste porterait-il la marque de la déchéance de 1914. Car Henri Barbusse s'est engagé. Le 9 août 1914, ce « *socialiste antimilitariste* » s'engageait et écrivait : « Cette guerre est une guerre sociale qui fera faire un grand pas — peut-être le pas définitif — à notre cause. Elle est dirigée contre nos vieux ennemis infâmes de toujours : le militarisme et l'impérialisme, le Sabre, la Botte, et j'ajouterai la Couronne. Notre victoire sera l'anéantissement du repaire central de césars, de kronprinz, de seigneurs et de soudards qui emprisonnent un peuple et voudraient emprisonner les autres ».

Comme Victoire nous avons plutôt été servis, n'est-

ce pas ? Et Barbusse, qui y a contribué, est incontestablement méritoire. Mais Lecoïn qui refusa de marcher n'est qu'un sale contre-révolutionnaire. Ça lui apprendra à ne pas obéir !

Non, Barbusse, n'ayez crainte : je ne vous accuse ni de félonie, ni de lâcheté. Je crois que vous fûtes sincère. Et votre geste de republier ceci que beaucoup avaient oublié, est digne d'éloges. Mais convenez vous-même que nous pouvons garder le droit de rester sceptiques devant vos présentes déclarations. Vous croyez que tel et tel régime peuvent seuls nous sauver actuellement ? Eh ! permettez-nous donc d'en douter.

Si vous vous trompiez, souvenez-vous, ... comme en 1914.

..

A relire la collection de guerre des **Hommes du Jour**, on ne peut s'empêcher de sourire maintenant. Je me souviens de l'ahurissement — puis de la colère — où me plongeai, en novembre 1914, la lecture d'un numéro déniché par hasard en gare de Limoges, comme je rejoignais, bien malgré moi, le front.

Georges Pioch y vitupérait contre von Klück et exaltait « *la valeur morale* » (*sic*) de Joffre. Dans un numéro précédent, — pas le *Mort aux lâches !* qui fut de Henri Fabre : gare à ta peau Lecoïn, la prochaine fois à la mobilisation bolchévik — Pioch exaltait « *le clair génie — latin celui-là* » du général de Curières de Castelnau, et admirait cette « belle » attitude d'un père perdant son fils avec le sourire ! Il continua par Albert I^{er}, roi de Belgique, Pierre I^{er}, roi de Serbie, etc., etc. Puis, il vitupéra contre *les Responsables*, en des vers d'une platitude désespérante, édités en album, chez Ollendorff. Naturellement, vous pensez bien que ces responsables étaient uniquement allemands, autrichiens et turcs. Le citoyen Georges Pioch ne redécouvrit les autres que bien plus tard.

Oh ! non, nous ne reproduirons pas ces alexandrins monotones, péniblement alignés. Mais, en dehors de toute considération littéraire, Georges Pioch nous

permettra, lorsqu'il magnifie maintenant, en alexandrins non moins réguliers, la Révolution, Lénine, Trotsky, ou Rappoport, de ne pas trouver ça bien, bien épatant !

* *

Ce n'est pas davantage chez les théoriciens de communisme que nous trouverons une unité de pensée, une logique nette et sans compromissions. Le succès les éblouit beaucoup trop pour cela, et ils lui pardonnent tout, même les moyens les plus vils, dénoncés jadis, et ils accompliront tous les reniements pour se mettre bien avec les nouveaux puissants du jour.

Voyez **Boris Souvarine**. A l'aube de la révolution bolchevique, il écrivait dans *Ce qu'il faut dire* (n° du 17 novembre 1917) ces lignes prophétiques :

« Il est une grave inconnue, dont il faut attendre l'éclaircissement pour pouvoir incliner vers l'une des solutions possibles avec quelque chance de vérité. Qu'elle est l'attitude véritable des « minimalistes », c'est-à-dire des socialo-démocrates tendance menchevik et des socialistes-révolutionnaires modérés ? Font-ils vraiment cause commune avec les cadets et les réactionnaires ? ou participent-ils dans une certaine proportion — et dans quelle proportion ? — à l'insurrection communiste ? *Il est à craindre que pour Lénine et ses amis la « dictature du prolétariat » doive être la dictature des bolcheviki et de leur chef, ce pourrait devenir un malheur pour la classe ouvrière russe et, par suite, pour le prolétariat mondial. La dictature de Lénine ne pourrait être maintenue que par une énergie farouche et constante, elle exigerait la permanence d'une armée révolutionnaire, et rien ne nous permet de préférer le militarisme révolutionnaire au militarisme actuel. Ce que nous voulons souhaiter, c'est l'entente entre les socialistes pour l'organisation d'un pouvoir stable, qui soit vraiment le pouvoir du peuple et non celui d'un homme si intelligent et probe soit-il.* »

Hélas ! depuis Souvarine est devenu moins méfiant !
Et **Rappoport** ? Que n'a-t-il pas reproché à Lénine et en quels termes véhéments :

Il y avait du temps de Molière, des médecins qui ne connaissaient

d'autres méthodes de guérison que la saignée. On saignait à tout propos et hors de propos. C'est la méthode de l'organisation socialiste de notre camarade Lénine. *Il a mis en pièces notre Parti*, la glorieuse Social-Démocratie Russe, qui pendant la Révolution de 1905-1906 et, à la seconde Douma, représentait une véritable force historique de premier ordre. Maintenant, grâce aux efforts combinés du Gouvernement et des scissions perpétuelles dont Lénine est l'instigateur le plus remarquable, nous sommes réduits, à la quatrième Douma, au nombre de treize ou quatorze. Mais ce nombre a encore paru trop grand au *plus grand diviseur du Parti*. Et il a travaillé de son mieux à couper en deux la fraction Social-Démocrate du quasi-Parlement Russe.

Ainsi Lénine a couronné l'œuvre de division qu'il a entreprise depuis dix ans.

Nous reconnaissons les mérites de Lénine. C'est un homme d'une volonté peu ordinaire, un organisateur de groupes sans pareil. Mais il a la faiblesse et la vanité de se croire seul socialiste. *Tous ceux qui ne sont pas de son avis sont condamnés à mort*. Il est, dans le camp révolutionnaire, ce que Stolipine était au gouvernement du Tzar. *La peine de mort est pour lui le seul moyen efficace de faire vivre le Parti Social-Démocrate. C'est un homme de guerre à mort contre tous ceux qui ne pensent pas comme lui.*

Le Parti Social-Démocrate Russe contient, comme tous les Partis Socialistes du monde entier, une aile droite (« les liquidateurs » et les « légalistes »). Mais au lieu de les combattre par des procédés socialistes, par la discussion, Lénine pratique la saignée, la meilleure méthode chirurgicale. *Aucun Parti au monde ne saurait vivre sous le régime de ce tzar Social-Démocrate qui se dit ultra-marxiste et qui n'est qu'un aventurier politique de grande envergure... »*

Ces lignes sont d'avant-guerre ? Eh mais ! en voici de toutes récentes, identiques :

« Lénine vient, par un coup de force, de renverser non seulement la Constituante, mais aussi et surtout sa propre doctrine : Le programme socialiste International.

« La garde rouge de Lénine-Trotsky a fusillé Karl Marx, dont les chefs du Bolchevisme se réclament à chaque instant contre les opportunistes du socialisme.

« C'est la course folle à l'abîme. C'est du Blanquisme à la sauce tartare ! C'est le suicide de la Révolution. On ne joue pas ainsi avec les lois fondamentales d'un pays libre...

« En chassant la Constituante, Lénine compromet son œuvre de paix, la seule qu'il aurait pu invoquer pour justifier sa dictature. *Aucun gouvernement digne de ce nom ne voudrait négocier avec un homme qui se dresse contre la majorité de la Nation.* »
(*Journal du Peuple*, 24. I. 1918).

Maintenant, il n'a plus d'épithètes assez louangeuses pour Lénine et Trotsky. Et toi, brave prolétaire, tu l'écoutes naïvement, tu trouves même que c'est un « as ».

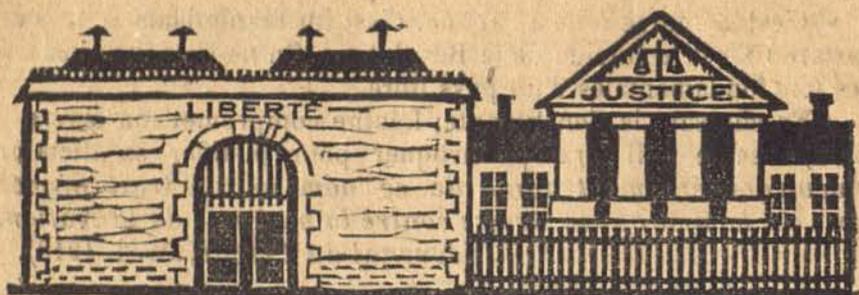
*
* *

Oui, un as, en effet. Tous des as. Ils sont trop nombreux dans le jeu pour que je m'en serve.

Maurice WULLENS.

Trélon, vendredi 1^{er} juillet 1921.





Les Cabots de la Dictature

Il ne nous en manquait plus qu'un : Victor Méric. Nous l'avons. Il est venu. Ce sceptique usinier de la grivoiserie française, naguère fabricant d'hommes du jour et constructeur de barricades en carton-pâte, n'évoque qu'un Frégoli de la Révolution, un Fatti du chambardement. Que vient-il se frotter à nous en tant que dictateur, puisque aussi bien son rôle unique, le seul métier pour lequel il soit taillé, le seul art qui soit à la hauteur de ses talents particuliers, est d'amuser le public et d'offrir à une aimable clientèle de petites sauternes peinturlurées, un bolchevisme grassouillet, plein d'attraits et prometteur de doux atouchements !

L'Humanité, bonne fille manifestement à court d'hommes, accueille la littérature de ce merle blanc, de cet insurrectionnel de pacotille qui déjà conçoit le rêve de siéger, lui aussi, sur les gradins du pouvoir. *L'Humanité* n'a pas le sens du ridicule. Et nous pouffons de rire de lui voir insérer, parmi sa réclame parlementaire, ces phrases tirées de la vieille collection de la *Guerre Sociale* :

« Nous dresserons l'immense armée révolutionnaire. Nous marcherons d'un pas décidé dans l'organisation et la préparation méthodique de la Révolution vers l'expropriation de la classe capitaliste, par la conquête du pouvoir et la dictature prolétarienne ! »

De qui se moque-t-on ?

De toi, populo. Tu n'as pas idée du cabotinisme qui opère

sous le masque de la dictature. Nous te présentons un Méric, encore celui-là est-il des moins dangereux parce que des plus rigolos, mais combien d'autres, combien d'autres ! qui, avec plus de gravité, projettent la même exploitation de ta candeur et de ta crédulité !

Tu rêves de dictature, vieille bête ! C'est très bien, nous t'en félicitons. Tu vois dans la dictature la panacée souveraine à tes maux, c'est parfait ! Tu te la représentes comme l'avènement de la justice qui te fournira les moyens de châtier ceux qui t'ont humilié et offensé : à la bonne heure ! Tu es beau, tu es brave, tu es conscient ! Il ne te reste plus qu'à nous suivre. Fie-toi à nous. Nous nous chargerons de te conduire par les voies les plus sûres et les plus rapides à la Révolution qui réalisera ton rêve !

Il reste sous-entendu que la dictature, C'EST NOUS QUI L'EXERCERONS. Mais ce détail est sans aucune espèce d'importance. Dictature ! Dictature !

L'impudence de ces gaillards va jusqu'à nous solliciter de « marcher dans la combine » ! On nous inviterait gentiment à pousser à la roue puis, la côte montée, d'un mouvement surnois de gouvernail, on nous précipiterait sous les roues du lourd véhicule, dans lequel se seraient casés Messieurs les dictateurs prolétariens !

Ce n'est pas cela. On veut bien nous offrir des places de faveur à une condition : que nous restions bien sages, bien disciplinés, bien obéissants, de bons artisans du bolchevisme intégral. Grand merci, Seigneurs ! Nous préférons encore l'écrasement pur et simple !

Et voyez aussitôt comme on nous traite de « mencheviks », de « contre-révolutionnaires », d'associés de Longuet et de Jouhaux !

Voyez comme on feint de croire que nous sommes partis pour une *croisade* contre le Bolchevisme, comme on insinue que nous obéissons à un mot d'ordre ! Cabotinage !

Nos dictateurs en expectative savent fort bien que les anarchistes suivent le droit chemin de leur idéal qui est le communisme libertaire, sans Dieux ni Maîtres, sans pouvoir central ni Etat. Ils savent fort bien que jamais les anarchistes, amants fanatiques de la liberté sans rivage, comme disait Vallès, ne courberont la tête devant l'autorité, d'où

qu'elle vienne, quel qu'en soit le prétexte. Ils savent très bien que les anarchistes sont loyaux et irréductibles à des arguments autres que ceux de la raison. Dès lors, s'ils n'étaient de vils cabotins, des politiciens cherchant une voie, fouillant un sillon, ils éviteraient de jeter sur les idées un voile de confusionnisme qui nécessairement sera déchiré.

Qu'ils ne se plaignent donc pas aujourd'hui si la déchirure est un peu brutale. Elle risque de le devenir davantage encore.

La Révolution, telle qu'on la conçoit, n'apporterait qu'un déplacement de tyrannie. On abuse impudemment de l'équivoque des mots : *dictature prolétarienne* ! On prépare, à la faveur de l'équivoque, une action dans laquelle le prolétariat n'aurait rien à gagner, si toutefois cette action était possible. Comment la classe ouvrière éclairée pourrait-elle logiquement concevoir l'exercice de la dictature autrement que sous la « forme éphémère d'une contrainte imposée par les organismes du Travail aux castes parasites qui songeraient à se soustraire aux nécessités implacables de la production et qui comploteraient le retour d'un régime de favoritisme ! » Tel n'est pas le sens qu'on attache à la dictature, chez les dictateurs professionnels. La dictature est une *fin* dont la Révolution n'est que le *moyen*. La dictature c'est l'avènement au pouvoir, c'est la mainmise par un parti sur les rouages de l'Etat bourgeois, devenu l'Etat-Communiste. La dictature c'est une bureaucratie arrogante et paresseuse et des Etats-majors jouisseurs demandant à la terreur militariste la sauvegarde de leurs nouveaux privilèges.

Un vieux proverbe populaire dit : « Comme on connaît ses saints, on les honore ». Nous connaissons nos socialistes pour les avoir vus longtemps à l'œuvre, pour les avoir observés dans toutes les phases et les modes changeants de leur activité, pour avoir pénétré leur psychologie jusqu'en ses méandres les plus secrets.

Nous ne pourrions être dupes.

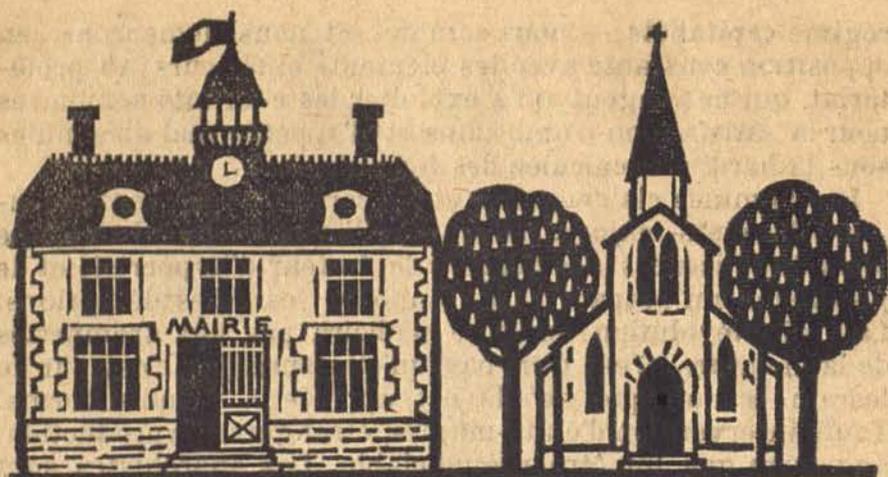
Attachés par les liens d'une solidarité fraternelle à tous les travailleurs — si éloignés qu'ils soient de nos conceptions, mais de l'esprit d'élévation morale desquels nous attendons la formation d'une conscience collective propice aux grands changements sociaux que préparent les conditions même du

régime capitaliste — nous sommes et nous demeurons, en opposition constante avec les éléments extérieurs au prolétariat, qui ne songent qu'à exploiter les courants populaires pour la satisfaction d'ambitions et d'appétits mal dissimulés sous la hardiesse calculée des formules.

Les hommes clairvoyants et sincères se détacheront toujours des états-majors. Ils sauront discerner dans le langage plein de réticences des bergers le facteur d'hypocrisie et de jésuitisme qui prépare et qui annonce les pires déceptions. La vraie Révolution ouvrière n'obéira pas aux trompettes de la dictature. C'est d'en bas qu'elle surgira ; c'est sur le terrain économique qu'elle est appelée à prendre forme. Toute intervention d'états-majors, étrangers à la production, ne pourra que lui être préjudiciable. Les anarchistes sont tout à fait résolus à collaborer de toute leur énergie au mouvement révolutionnaire et à éliminer le péril politique et dictatorial. Telle a été de tout temps la caractéristique de leur action. Ils ne font que continuer.

RHILLON.





UNE CLASSIFICATION RIDICULE

« La Révolution russe est un bloc : quiconque la
 « loue sans réserve aucune, quiconque l'exalte en tout
 « et pour tout, même dans ses erreurs, même dans
 « ses fautes, même dans ses crimes, est un révolu-
 « tionnaire ;

« Quiconque ose formuler contre elle la plus légère
 « critique, quiconque se permet de *regretter* ouverte-
 « ment les erreurs, ses fautes, ses crimes, est un
 « contre-révolutionnaire. »

Je me réjouis d'avoir amené la *Vie Ouvrière* à nous
 donner cette définition qui établit une classification
 aussi simple que simpliste.

Compagnons, vous voilà avertis : la *Vie Ouvrière*
 délivre des certificats et diplômes. Si vous désirez
 recevoir d'elle un certificat attestant que vous êtes un
 bon, un pur, un *éprouvé* révolutionnaire, il vous suf-
 fira d'approuver, de louer, d'exalter tout ce que
 fait, en Russie, le Parti Communiste qui a centralisé
 les pouvoirs les plus étendus. Il ne vous est pas de-

mandé par le *Noyau de la « V. O. »* quelles sont, par ailleurs, vos conceptions ; il ne sera fait aucune enquête sur votre passé. Il vous faudra répondre par « Oui » ou par « Non » à cette unique question : « Êtes-vous pour ou contre la Dictature dite du Prolétariat ? »

Et il suffira que votre réponse soit : « Oui ! » pour que vous soit immédiatement délivré un diplôme de révolutionnaire.

Mais si vous prétendez conserver la faculté d'apprécier librement toutes choses et de critiquer, même sous la forme la plus modérée et la plus fraternelle, un seul point de la doctrine que le Parti Communiste met en action en Russie, la *Vie Ouvrière* vous considérera comme un contre-Révolutionnaire.

Elle ne se donnera pas la peine de discuter les critiques que vous aurez l'audace de formuler. En possession de la vérité définitive et intégrale, elle estimera, elle *considérera* que la propagande que vous faites est *détestable* et vous fermera la bouche dans la mesure où elle le peut : en vous fermant ses colonnes.

On est dictateur — pas vrai ? — ou on ne l'est pas. Il serait étrange que, partisan fanatique de la Dictature, le *Noyau de la Vie Ouvrière* ne s'entraînât pas, d'ores et déjà, à pratiquer celle-ci.

Vous comprenez qu'il ne faut pas se laisser surprendre par les événements et qu'il importe de se familiariser avec la fonction qu'on projette d'exercer.

Les résultats que donne, à l'observation, cette classification en révolutionnaires et contre-révolutionnaires sont plutôt... déconcertants.

C'est ainsi que par la *V. O.*, sont promus officiellement à l'honneur d'être proclamés révolutionnaires des hommes qui, depuis 15, 20 et 25 ans, se sont indiscutablement rangés, par leurs écrits, leurs discours et leur attitude, parmi les « petits bourgeois » et « socialistes de guerre », tant et si justement flétris par Moscou ; tandis que d'autres militants sont publiquement qualifiés par la *V. O.* de contre-révolutionnaires, alors

que, par leurs écrits, par leurs discours, par leur attitude, par leur constante propagande, ils se sont, depuis 15, 20, 25 ans et plus, affirmés irréductiblement antibourgeois et antiguerriers.

C'est ainsi encore que, toujours par la *V. O.*, sont publiquement traités de *communistes éprouvés*, pas mal de jeunes gens qui, hier encore, avaient une conscience bourgeoise et ne se sont découvert que tout récemment des convictions révolutionnaires.

Qu'on m'entende bien : je ne suspecte pas la sincérité de ces derniers et je pense que la conversion des premiers est, bien que tardive, toute à leur honneur.

Mais je ne puis tout de même pas me défendre de penser que ceux qui se sont, durant tant d'années, si lourdement trompés sont peu qualifiés pour confisquer à leur profit la qualité de révolutionnaires et nous enjoindre de les suivre dans la voie où ils se sont depuis peu engagés.

Et je pense ne faire injure à aucun de ces jeunes qui sont, dans l'armée révolutionnaire, des volontaires à peine arrivés, en disant qu'ils ne nous offrent pas de telles garanties qu'il soit raisonnable d'accepter les yeux fermés les leçons qu'ils nous donnent et les thèses qu'ils prétendent nous imposer.

* * *

Les anarchistes aiment passionnément la *Russie révolutionnaire* ; ils entendent par là le peuple qui a culbuté le tsarisme raspoutinien et ensuite le dictateur Kerensky. Dès le premier jour, ils se sont donnés entièrement à la défense de la révolution bolcheviste, assaillie et bloquée. Nul n'a accueilli d'un cœur plus enthousiaste la nouvelle de ses victoires successives. Personne ne s'est plus qu'eux sincèrement réjoui de la défaite des chefs de bandes que l'Entente a suscités contre elle ; personne n'a été plus qu'eux soulevé d'indignation contre le blocus ; personne n'a plus qu'eux admiré l'effort prodigieux du peuple russe depuis trois ans.

En ce qui concerne la Dictature, je m'étais person-

nellement promis de n'en rien dire tant j'avais le désir de ne pas prononcer une parole, de ne pas écrire une ligne qui pût être prise pour une désapprobation.

J'aurais continué à me taire, si ceux qui, au Parti socialiste, dans les syndicats et dans certains milieux avancés, ont pris en main, sans que rien ne les désigne pour cela, la direction du mouvement révolutionnaire en France n'avait pas par leur attitude, mis les anarchistes dans la nécessité de rompre le silence qu'ils s'étaient imposé et en demeure de prendre position. Tant que nos camarades de la S. F. I. C. et des C. S. R. se sont bornés à tenter la justification de la Dictature en Russie, en la présentant aux révolutionnaires de France comme une mesure transitoire *indésirable*, mais à laquelle les communistes russes avaient été dans la pénible nécessité de recourir, je me suis volontairement interdit de dire ce que j'en pensais.

Mais depuis quelque temps, ces camarades ont tenté d'incorporer dans la doctrine révolutionnaire elle-même la thèse de la Dictature ; ils en ont exalté *sans retenue* les prétendus avantages ; ils ont cessé d'en parler comme d'une mesure que, en période révolutionnaire, on serait — *peut-être* — obligé de prendre mais qu'on n'adopterait qu'en cas de nécessité absolue et si le salut de la Révolution l'exigeait impérieusement, prenant sans doute notre silence pour un acquiescement, ils ont dit, écrit et inlassablement répété que la Dictature est partie intégrante de la Révolution, qu'elle ne doit en aucun cas, en être séparée et que, quelles que soient les conditions et circonstances dans lesquelles celle-ci éclatera en France, la première chose à faire sera d'instituer cette Dictature.

Alors, il nous a bien fallu sortir de notre réserve et opposer notre conception libertaire et fédéraliste à la conception autoritaire et centraliste des assoiffés de Dictature.

Par la volonté de ceux-ci, la question est aujourd'hui posée.

A l'effort qu'accomplissent les communistes auto-

ritaires et centralistes, les communistes libertaires et fédéralistes opposent le leur.

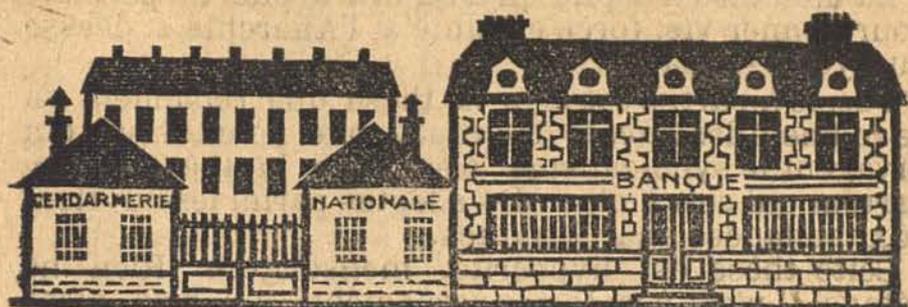
La discussion est ouverte; il n'est plus possible de s'y dérober. Nous sommes prêts.

Par la plume, par la parole, nous exposerons notre sentiment et le confronterons avec le sentiment contraire.

Et on verra ce qu'il faut penser de cette classification ridicule et puérile que la V. O. présente à ses lecteurs comme indiscutable et qui se résume ainsi : « Révolution et Dictature ne font qu'un; elles se confondent — qui est pour la Dictature est révolutionnaire — qui est contre la Dictature est contre la Révolution. »

Sébastien FAURE.





Les Aristocrates Communistes contre la Révolution Populaire

Il serait excessif de dire que la dictature du prolétariat va jusqu'à monopoliser au profit de l'Etat, l'activité cérébrale des individus. En dehors des cas, assez nombreux d'ailleurs, de réquisitions personnelles, la dictature se contente d'exercer un sévère contrôle sur les productions de la pensée. Elle ne permet pas que des divergences se manifestent. Il faut marcher droit et penser juste, c'est-à-dire d'une manière conforme à l'évangile communiste. Pour apprendre aux prolétaires à se bien conduire, la dictature leur applique des œillères ainsi qu'en portent les chevaux dans les manèges ; pour leur apprendre à bien penser, elle leur ferme tout horizon et leur interdit formellement de regarder à droite ou à gauche, à gauche surtout. Ne croyez pas cependant que la dictature y mette de la malice. Elle a un but éminemment altruiste ; elle estime qu'après quelques générations le dressage spirituel auquel elles auront été soumises permettra aux masses de se conduire toutes seules. Alors — sa mission étant remplie : préparer des conditions propices à l'avènement de la liberté — la dictature disparaîtra.

La dictature n'aspire qu'à mourir le plus tôt possible pour donner vie, force et santé à l'Anarchie... déesse aux yeux si beaux...

Poésie à part, c'est bien la thèse que répandent en ce moment les agents de propagande bolcheviste qui ravagent le syndicalisme; c'est bien la thèse passe-partout qui sert à piper des adeptes parmi les ouvriers aux tendances anarchisantes.

Cette thèse est hypocrite, mensongère. Rien ne l'étaye. Il n'est pas de gouvernements qui n'en aient usé lors de leur fondation.

Quels sont les maîtres qui ne se flattent pas d'être de bons maîtres et qui ne disent avoir été créés exprès pour faire le bien de leurs sujets? Les féodaux du moyen âge, les rois se croyaient impartis de la mission divine de régner sur terre pour y faire prévaloir l'enseignement de Dieu. Les gens d'église s'intitulaient et s'intitulent encore aujourd'hui « pasteurs du troupeau du bon Dieu »; les bourgeois de 89, ceux du temps de Louis-Philippe, ceux de nos jours même, s'attribuent, en vertu d'un certain « droit social » le privilège de gouverner *dans l'intérêt de tous* — et pour la raison dogmatique que *les masses ne sont pas capables de se conduire seules!*

Il y a donc des féodaux aux bolcheviks modernes, en passant par 89, continuité d'un principe absolu d'autorité. Les applications du principe se sont modifiées superficiellement; des concessions d'opportunité ont dû être successivement apportées dans la pratique. Il n'en demeure pas moins que l'aristocratie terrienne et de droit divin des régimes monarchiques, l'aristocratie d'argent et de droit social des régimes démocratiques, l'aristocratie communiste et de droit prolétarien des régimes collectivistes se transmettent le pouvoir gouvernemental, le principe maudit d'autorité grâce auquel la masse continue à être traitée comme vil bétail.

Considérons maintenant les progrès de l'hypocrisie.

Du temps des féodaux, la force s'affichait sans mettre de gants, sans éprouver le besoin de se masquer.

Le seigneur rossait le manant, c'était au manant de rendre grâce au seigneur.

Après 89, la ruse est intervenue pour voiler la force. Le seigneur capitaliste a dit à l'ouvrier : « Tu travailleras pour moi, je te paierai un salaire qui assurera ta pitance journalière. Hors de ces relations économiques tu seras politiquement mon égal, tu seras un citoyen libre. » Or, la liberté, telle que l'entend le seigneur capitaliste, la liberté de l'ouvrier, placé économiquement sous la dépendance du patronat, consiste à crever de faim en cas de refus du patron de lui donner du travail ; la liberté du travailleur consiste à se laisser mourir de détresse avec résignation, car, s'il se regimbe, s'il proteste, s'il revendique son droit au travail et à la vie, s'il se révolte il devient instantanément un être subversif, un criminel, un perturbateur, un « anarchiste », — la force intervient pour lui imposer silence et lui infliger le châtiment que son insubordination ou sa rébellion mérite. La force est au service de l'ordre.

Avec le bolchevisme, nouveau progrès.

L'aristocrate communiste, le commissaire du peuple, le « tchékiste », etc., dit à l'ouvrier qui travaille dans l'usine nationalisée : « Camarade, tu es libre, tu es non seulement libre, tu es *dictateur* vis-à-vis de l'ancien maître que tu as chassé révolutionnairement ». Et tandis que l'ouvrier poursuit de sa « dictature » un maître inexistant, son maître actuel, l'aristocrate communiste, lui indique, d'un doigt impérieux, son devoir et son droit (son devoir surtout, car le droit est maigre) et assigne à sa pensée des bornes qu'elle ne doit pas outrepasser. Finalement, pour résoudre tout problème, pour réduire à la raison communiste les obstinés et les réfractaires, pour faire entrer dans les crânes l'amour de la dictature, il y a la force. La force ici est au service de la révolution prolétarienne.

Progrès d'hypocrisie évident.

Dans le passé une révolution escamotée, des promesses non tenues, un programme trahi, n'imposaient pas aux castes nanties la nécessité d'user et d'abuser

de sophisme pour légitimer les situations acquises. On avait demandé au peuple son concours pour bousculer un obstacle : l'action populaire accomplie, les bénéficiaires de l'action se retournaient contre le peuple et lui signifiaient de se tenir désormais tranquille.

Les bolcheviks qui ont accompli l'escamotage du mouvement prolétarien, qui ont effrontément trahi les principes au nom desquels ils avaient su capter la confiance des ouvriers, les bolcheviks une fois installés au pouvoir ont dit : « La révolution, c'est nous ! » ; ils ont ajouté : « Tous ceux qui osent nous critiquer, tous ceux même qui évitent de nous approuver tapageusement et de se prosterner à nos pieds, sont des *Contre-révolutionnaires !* »

On a vu ainsi, se ranger du côté du manche, c'est-à-dire devenir des communistes très éprouvés, d'anciens membres de l'*Ochrana*, d'anciens boyards, d'anciens soudards du tsarisme, alors que des hommes que l'ancien régime condamnait à mort, des combattants dévoués à la Révolution, se voyaient traqués, brimés, persécutés, fusillés par des mercenaires opérant au compte de Lénine.

Contre-révolutionnaire : Maria Spiridonova, la Louise Michel des paysans russes, l'héroïque combattante, la justicière qui a souffert le martyre dans les bagnes tsaristes...

Contre-révolutionnaires ces ouvriers anarchistes qui en décembre 1917 à l'heure critique où Pétrograd était débordée par des hordes de pillards, et en février 1918 au moment de l'offensive allemande, sauvèrent la Révolution et qui, trois mois plus tard, après le traité de Brest-Litovsk, étaient massacrés traîtreusement à coups de canon et de mitrailleuse par les forces bolcheviques. l'ancien officier magyare Bela Kuhn faisant fonction de bourreau en chef...

Contre-révolutionnaires ces paysans ukrainiens qui, avec l'irréductible Makhno ont tenu tête successivement à tous les despotismes et que les bolcheviks ont essayé d'exterminer par trahison.

Contre-révolutionnaires ces ouvriers de Pétrograd,

ces marins de Cronstadt, héros de deux Révolutions, qui se sont offerts récemment en holocaustes aux bourreaux communistes pour affirmer la nécessité de reprendre l'œuvre révolutionnaire déviée de son objectif : la libération du peuple...

Contre-révolutionnaire Kropotkine, mort dans la détresse et dans l'isolement.

Contre-révolutionnaires ces anarchistes, ces syndicalistes, ces maximalistes qui peuplent actuellement les prisons bolcheviques, sont traités d'infâmes manière par des valets de bourreaux, subissent la torture morale et physique et ceux qui, au dehors, sont exposés à tous les coups de force, voient leurs locaux saccagés, leurs publications détruites, leur action éducatrice et constructive systématiquement anéantie...

On nous prie de croire à la bonne foi, aux bonnes intentions des bolcheviks. Et, comme nous le disions plus haut, on nous engage à penser que la dictature n'a d'autre objet que de préparer l'avènement de la liberté.

On nous dit : « Ne vous arrêtez pas aux détails, aux à-côtés. Considérez seulement les grandes lignes de l'édifice, vous verrez qu'il n'est pas dépourvu de beauté. »

Nous répondons que nous sommes loin de douter de la bonne foi et des bonnes intentions des bolcheviks. Torquemada, Ignace de Loyola, et quelques autres qui font figure dans l'histoire et la légende pour avoir aimé l'humanité jusqu'à pousser au plus haut degré des perfectionnements l'art d'exterminer et l'art de supplicier, étaient d'une indiscutable bonne foi. Ils « travaillaient » pour Dieu, comme Lénine travaille pour « la Révolution ». En définitive l'idée de Dieu n'a rien gagné à la sainte Inquisition. Il se pourrait que l'idée révolutionnaire ne gagne rien à la pratique de la dictature.

Nous répondons encore que, ce qu'on appelle les « détails », les « à-côtés », c'est la Révolution même. Qu'importe la majesté architecturale de l'édifice que l'on nous montre dans un mirage si la seule partie de

cet édifice qui paraisse, nette, à nos yeux est le *bourreau*.

Joseph de Maistre, catholique ultramontain avait probablement de solides raisons chrétiennes de dire que le *bourreau est la pierre angulaire de toute société bien bâtie*. Ce n'est pas une raison suffisante pour que nous concevions la Société Communiste de demain sous l'aspect d'une caserne.

Nous ne sommes pas des militaires. Nous sommes des hommes, qui plus est, des travailleurs. La seule organisation sociale qui ait pour nous des attrait est celle qui nous vaudrait un maximum de bien-être et un maximum de liberté.

Cette organisation idéale fixe le sens de la Révolution populaire. Et nous voyons qu'en Russie la Révolution populaire a été arrêtée net par la sédition d'un parti d'autorité condamné aujourd'hui à user systématiquement de violences pour se maintenir au pouvoir.

La dictature du prolétariat n'est autre chose que la force et la ruse *contre-révolutionnaires* d'une aristocratie nouvelle intéressée à conserver le régime dont elle est la seule bénéficiaire.

« Craignez, écrit Maria Spiridonova, craignez camarades ouvrières, ce nouveau complot ourdi à l'échelle mondiale. Il peut avoir pour vous des conséquences plus tragiques que les complots des larons politiques du monde capitaliste. De la domination, de l'hégémonie du parti communiste marxiste russe il ne peut sortir pour le prolétariat mondial qu'une « Commission extraordinaire » universelle. Et dans cette geôle périront votre meilleure foi et vos meilleures pensées, se brisera toute l'énergie que vous auriez mise à atteindre par vous-mêmes votre idéal, et s'éteindront sous le souffle mortel du centralisme autocratique les possibilités de réalisation les plus précieuses que portent en elles vos résolutions libératrices.

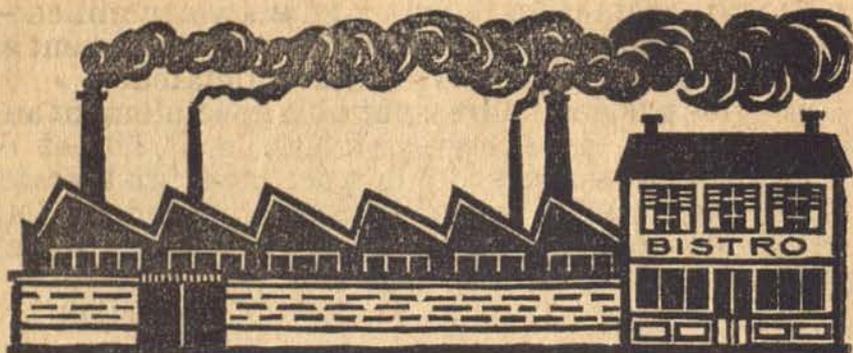
« Craignez de tomber, en échappant au fouet de l'exploiteur, sous celui de cet appareil sans contrôle qu'est l'Etat aux mains d'un Parti. Créez votre pou-

« voir vous-mêmes en le puisant dans votre milieu —
« et cela quelque visage de bienfaiteurs que fassent en
« ce moment à vos yeux, vos futurs dictateurs. »

Ces fortes paroles s'adressent plus spécialement aux travailleurs qui, dans les syndicats, sont l'objet de sollicitudes pressantes de la part des aristocrates communistes. Qu'ils prennent garde quand on leur parle de Moscou. Il y a deux Moscou : celui du Kremlin et celui de la prison Boutirka.

RHILLON.





“ LE JEU DE LA RÉACTION..... ”

Dimanche dernier, au meeting organisé par « l'Union Anarchiste » dans la grande salle de l'Union des Syndicats, sur *la Révolution russe et la Dictature du Proletariat*, un maladroit a rompu le silence attentif que l'auditoire voulait bien m'accorder, par ces mots : « Demain, la presse bourgeoise vous couvrira de fleurs ». Un autre auditeur, plus mal inspiré encore, m'a décoché ce trait qui insidieusement contenait une menace : « Vous perdrez la sympathie d'une foule de camarades ! »

Sur l'heure, j'ai répondu, comme il convenait, à ces deux interrupteurs et je ne leur ferais pas l'honneur d'une réponse dans le *Libertaire*, si je n'avais pas la certitude que leurs interruptions expriment, sous une forme dont chacun peut apprécier le caractère injurieux, un sentiment très répandu dans les milieux inféodés à la 3^e Internationale.

« *Demain, la presse bourgeoise vous couvrira de fleurs.* »

Qu'est-ce à dire ? Si ce n'est que, en refusant d'approuver, béatement et de A à Z, tout ce que fait le Parti communiste de Russie, je fais *le jeu de la Réaction bourgeoise*.

Chose singulière : depuis trente-cinq ans, on n'a pas cessé de m'accuser de faire le jeu de quelqu'un. Quand j'attaquais la République bourgeoise et le régime démocratique, on ne manquait pas de me dire : « Vous faites le jeu des Jésuites ! » Quand je combattais la Religion, on m'accusait de faire le

jeu de l'Anticléricalisme et de la Franc-Maçonnerie; quand je dénonçais, à l'occasion de l'affaire Dreyfus, les crimes de l'état-major, on s'empressait de me dire que je faisais le jeu des Juifs; quand je m'élevais contre la Guerre, on prétendait que je faisais le jeu de l'Allemagne; quand, en période électorale, je prêchais l'abstention, on me reprochait de faire le jeu des Partis bourgeois, et, aujourd'hui, quand je prends la liberté de critiquer ce que je crois critiquable dans le mouvement Russe, on ne manque pas de me crier: « Demain, les capitalistes vous couvriront de fleurs, parce que vous faites leur jeu! »

Serait-il vrai que j'aurais ainsi passé ma vie à faire toujours le jeu des autres et jamais le mien?

Suis-je donc condamné, dussè-je atteindre l'âge le plus avancé, à travailler constamment pour mes adversaires?

Ne finira-t-on pas par comprendre que les Anarchistes ne font le jeu de personne et qu'ils ne font que le leur: le jeu de leurs convictions, de leur doctrine, de leurs méthodes de combat spécifiquement révolutionnaires?

On ne fait pas, on ne peut pas faire le jeu de la Réaction, lorsque, comme nous, on ne cesse de lutter vaillamment, franchement, sans restriction pour la Révolution sociale.

On ne fait pas, on ne peut pas faire le jeu de la Réaction, lorsque, dans cette lutte sans trêve ni repos, on n'apporte aucun souci d'ambition, aucune préoccupation d'avantages personnels; lorsque de cette lutte implacable on ne retire que les coups, la calomnie et la prison.

Dire qu'en dénonçant le péril de la Dictature du Parti Communiste en Russie, nous faisons le jeu de la Réaction et pactisons avec elle, ce n'est pas seulement injuste, c'est encore absurde. La Réaction reproche aux Bolcheviks d'aller trop vite et trop loin; nous leur reprochons, nous, d'aller trop lentement et de ne pas aller assez loin. La Réaction s'élève contre les mesures d'expropriation prises par Moscou; nous, nous demandons à Moscou de renforcer, de compléter et d'universaliser ces mesures.

La réaction fait un crime au Parti Communiste de Russie de faire peser sur ce pays une Dictature de fer, un Régime de terreur; nous aussi. Mais la Réaction ne combat la dictature rouge que parce que celle-ci est exercée contre elle et

elle approuve la Dictature *blanche*, elle la soutient dans les pays où la classe capitaliste la pratique contre le Proletariat; tandis que nous, fidèles à notre Doctrine de Liberté, nous combattons la Dictature, quelle qu'elle soit, quels qu'en soient les bénéficiaires et quelles qu'en soient les victimes.

Mon interrupteur feignait sans doute de croire que nous faisons le jeu de la Réaction. La Réaction, elle, ne s'y trompe pas et la preuve c'est que, jusqu'à ce jour, loin de me couvrir de fleurs, elle n'a cessé, quoi que je dise et fasse, de me couvrir de boue.

..

Quant au maladroit qui me menaçait de la perte des sympathies dont me gratifient ses camarades, ne se rend-il pas compte de ce qu'il y a de misérable dans cet avertissement qui frise le chantage?

« Si tu as l'audace de ne pas penser comme nous, et si tu as la loyauté de le dire, prends garde; nous te retirerons le bénéfice de notre sympathie. »

Telle est l'exacte signification de cette menace; je n'en discerne pas une autre.

Pour qui me prend cet interrupteur? Me fait-il l'injure de penser que je subordonne mes convictions, et la joie de les propager à l'acquisition ou à la perte des sympathies de ceux-ci ou de ceux-là?

M'offense-t-il au point de croire que, pour me faire une opinion et publiquement l'exprimer, je tiens à savoir si elle me vaudra le gain ou la perte de certaines sympathies?

Cet interrupteur doit ignorer ce qu'est un Anarchiste. Il doit fréquenter assidûment les réunions électorales, où le candidat est, pour réussir, dans la nécessité de tenir compte, au premier chef, de ce qui peut lui faire gagner ou perdre des suffrages (1).

Je le renvoie aux vomissements du scrutin. Qu'il y barbotte à son aise, qu'il s'y vautre puisque c'est son élément et puisque tel est son plaisir.

L'affection et la confiance des Anarchistes me sont

(1) Il me souvient, camarade Sébastien Faure, d'avoir entendu, le 1^{er} mai 1921, à Trélon, l'un des as de la Fédération Communiste du Nord. Il me dit à l'issue de la réunion: « Eh bien, ça a-t-il marché? Est-ce cela qu'il fallait leur dire? »

acquises ; j'en ai tous les jours la preuve ; elles me suffisent.

Les amitiés que je possède chez les camarades socialistes et syndicalistes partisans de la III^e Internationale me sont précieuses ; elles sont cimentées par des luttes bien souvent menées en commun et j'aime à croire qu'elles sont de celles que ne sauraient altérer des divergences découlant nécessairement de certaines oppositions de principes et de méthodes.

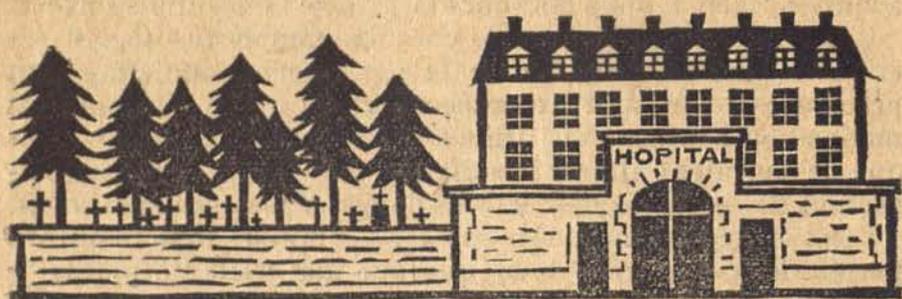
C'est de ces camarades que l'interrupteur mal inspiré a parlé. Ceux-ci savent bien que sur une foule de points je reste d'accord avec eux.

Ils savent surtout que, le jour où ils engageront une action salubre ou un mouvement de révolution, nous serons avec eux, mes amis anarchistes et moi, et que nous ne leur marchandons pas notre concours

La discussion peut nous séparer : l'action révolutionnaire nous réunira.

Sébastien FAURE.





ILLUSIONNISME - DÉMAGOGIE

Au Congrès de Tours — nous tenons à le rappeler — parlant devant une assemblée composée exclusivement de *bergers* parmi lesquels nombre de *politiciens* nantis — le citoyen Ludovic-O. Frossard déclarait *ne rien avoir de commun avec les anarchistes*. Hier, salle Wagram, devant un auditoire comprenant une majorité d'ouvriers, il établissait une catégorisation, une différenciation entre les anarchistes, considérant, d'une part, ceux qui se rallient au dogme de la dictature, d'autre part, « ceux qui n'ont rien appris de la guerre, ni de la Révolution ». Prêt à ouvrir les bras aux premiers, il invitait les seconds à « rester chez eux ».

Le distinguo ainsi établi est à la fois subtil et maladroit. Subtil parce qu'il tend à laisser croire qu'il existe un courant anarchiste, pour la dictature, alors qu'il ne s'agit en réalité que de phénomènes d'hésitation occasionnels et passagers. Maladroit en ce qu'il nous contraint à réagir avec une énergie redoublée contre tout illusionnisme qui aurait pour effet d'amener la résorption des éléments les plus révolutionnaires dans un Parti dont les misères intestines ne sont que trop réelles mais où la volonté d'action sincère n'est qu'illusoire.

A l'heure où le flot des détresses humaines vient mourir, impuissant, au pied de la citadelle de tous les crimes, par manque d'idées et d'énergie, ce n'est pas par vain plaisir

de polémique que nous pouvons nous arrêter à des discussions critiques, d'ordre théorique ou pratique.

On reconnaîtra que si nous sommes contraints à nous délimiter, à nous situer nettement, c'est que nous ne pouvons concéder aux mouvements suspects par nature, hypocrites et jésuitiques dans leurs moyens, — mouvements qui nous entraîneraient infailliblement dans le tourbillon des démagogues.

La démagogie bolchevique issue de l'état de guerre est infiniment plus redoutable que l'autre, la démagogie parlementaire. Fondamentalement, elle vise aux mêmes fins : suprématie d'un groupe d'hommes sur la collectivité, gouvernement de la masse par une poignée, domination de quelques-uns sur l'ensemble, dictature militaire, étatisme. Les symboles, seuls ont changé. Les moyens, sans s'opposer nettement, ont subi une légère modification de principe. Le camarade aspirant-dictateur ne se posera plus en Messie du prolétariat ; il ne réclamera plus la passivité du troupeau comme condition *sine qua non* d'existence ; il ne jurera plus par la démocratie sociale mais par une espèce de communisme autoritaire et imprécis ; il méprisera l'Etat bourgeois et tout son « appareil »... Il sera en un mot chef d'armée, champion d'idées, homme d'action ou d'éducation... Il sera tout ce que la masse voudra qu'il soit, jusqu'au jour où, maniant la force révolutionnaire, il s'affirmera dictateur.

L'ancien démagogue était souvent un personnage rondouillard et hilarant qui, dans le privé, et même parfois en public, savait se moquer agréablement de l'électeur. Le démagogue nouveau style incarnera Satan et lancera la foudre de tous les tréteaux. Mais que les deux compères se rencontrent dans un Parlement bourgeois, ils fumeront d'un même œil ironique les cigares de la princesse et se prévaudront également des prérogatives inhérentes à la fonction. Lénine ne défend pas cela.

On dit que les événements ne nous ont rien appris. Erreur ! Les événements nous ont instruits, à un point qu'on ne s'imagine pas, de la fourberie, de la lâcheté, de la bassesse de tous les bergers. Les événements ont confirmé nos convictions.

Ceux qui, sans rompre avec le régime bourgeois qui les captive par sa munificence, prétendent valoir mieux que leurs prédécesseurs marxistes, mentent.

Nous les voyons aujourd'hui manifester parfois des propensions vers l'action révolutionnaire qui les rapprochent singulièrement des anarchistes. Mais quelle théorie, quelle doctrine adapte-t-on à la pratique ? Aucune. On marche à l'aventure. Etatistes, antiétatistes ; dictateurs, antidictateurs ; communistes, anticommunistes ; autonomistes et antiautonomistes ; partisans de l'éducation, pragmatistes, marxistes, anarchistes : on est ceci ou cela au gré des circonstances, selon les lieux. En fait on ne représente qu'un complexis d'individualités qui en l'attente de la dictature prolétarienne, escomptent certains avantages immédiats d'une opposition toute verbale à un régime dont l'iniquité permanente, cruellement ressentie par la masse des travailleurs, susciterait leur révolte, s'il y avait moins de Thénardiens de la démagogie, moins d'aspirants à la dictature pour spéculer effrontément sur les mouvements d'en-bas.

La crise révolutionnaire de l'heure présente est une crise de confiance. L'obscur instinct des masses leur indique la circonspection, la méfiance. Un passé effroyable de palinodies et de trahisons est présent sous leurs yeux. A quoi bon bouger, à quoi bon souffrir si les pires récolteront demain les fruits de notre action, et si nous n'aurons fait, croyant perdre nos chaînes, que changer de despotes !

Je ne discute pas ce sentiment. Il existe. Il est le fruit de plus d'un demi-siècle d'envoûtement politicien et marxiste. Les masses se refusent aujourd'hui à l'action sous l'égide des bergers. Il ne dépend pas d'un changement de formule et d'étiquette que ce fait d'inertie volontaire se transforme en volonté d'agir.

Les néo-socialistes, — socialistes suivant l'Évangile de Moscou, aspirants-dictateurs du prolétariat — ne veulent pas se rendre compte de la somme prodigieuse d'illusionnisme que le bolchevisme entretient dans les cerveaux de ceux qui constituent le plus fort de leurs troupes. Cet illusionnisme est appelé à s'évanouir, à se dissiper. Il n'en restera rien que les nuées du dépit et le regret de s'être

laisser prendre à un beau mirage. D'ici-là, sans doute, les états-majors auront-ils trouvé matière à reconstituer un parti homogène et unitaire.

Le filon électoral pur se présentera encore comme le seul filon réellement nourricier, le seul qui soit capable d'alimenter un « grand parti », à la condition que toute concurrence déloyale soit éliminée.

Sans rien préjuger des événements, l'hypothèse d'un renouveau politique se pose par anticipation, et il est vraisemblable que nous assisterons, aux approches de la campagne législative, à la liquidation d'une démagogie hasardeuse. L'aspirant-dictateur d'aujourd'hui n'est encore qu'à l'état embryonnaire. Nous le verrons se métamorphoser.

La moralité qui en découlera est tirée d'avance : tout parti politique — réunion d'hommes qui aspirent à la conquête du pouvoir — s'il est capable, l'heure de la Révolution venue, d'enrayer et d'escamoter le mouvement populaire (à la condition que l'état d'esprit des masses se prête à cet escamotage), est impuissant, dans les conjonctures ordinaires, à engendrer l'action, et incapable de faire de l'éducation. Il n'est apte qu'à créer de l'agitation, c'est-à-dire du bruit.

Le rôle de semeurs d'idées et de remueurs de consciences incombe à ceux qui, au sein des masses, vivant la vie du prolétaire, ont appris à juger et à penser sainement, sont devenus des êtres autonomes et libres, prêchent d'exemple et réagissent sur leur entourage dont ils modifient incessamment l'état mental, les façons d'agir et de penser.

Admettre que ces vrais révolutionnaires qui conçoivent nécessairement la révolution comme l'affranchissement des travailleurs, l'anéantissement du privilège capitaliste, l'élimination de tout parasitisme pourraient entrevoir l'arrêt de la révolution à un stade qui reconstituerait *ipso facto* le parasitisme, le privilège et la dictature, c'est un rêve de docteurs à lunettes ne connaissant la vie qu'à travers les bouquins ou de bourgeoisillons cabriolants et cabotinants que le travail libéré saura remettre à leur juste place.

RHILLON.



SIX MOIS EN RUSSIE

(Extraits)

AVANT-PROPOS

Tout d'abord, pour l'édification de nos camarades lecteurs, je dois dire que mes impressions sur ce que j'ai vu en Russie n'ont été déterminées par aucun parti pris, par aucune idée préconçue.

Ayant milité assez longtemps en France avant mon voyage au pays des Soviets, et ayant été moi-même un fervent adepte des théories Marxistes, conception qui, d'après moi, devait créer la corne d'abondance et faire cette révolution d'où jaillira l'union fraternelle des prolétaires ayant vaincu leur ennemi : le bourgeois ; tous mes amis se trouvant être partisans de la dictature, c'est dans cet état d'esprit que je partis en Russie. Et, si mon jugement sur les institutions bolchevistes eût dû s'en ressentir, ç'aurait été au détriment de la vérité qui fut ma sauvegarde, et grâce à laquelle, aujourd'hui, j'apporte mon témoignage impartial en toute sincérité.

Une seule chose me surprend : c'est d'avoir accepté sans contrôle les oracles des papes communistes, qu'ils soient Français, Espagnols ou Russes, et je suis encore tout étonné à la pensée qu'il me fallut aller en Russie pour me guérir du fanatisme qui m'animait à l'égard de la dictature.

Je viens de passer six mois dans la République des Soviets. Pendant ce temps, j'ai vécu non seulement avec le monde officiel, mais aussi avec les ouvriers, avec les paysans, entre les rangs de l'armée rouge, au front, à la caserne, parmi les anarchistes révolutionnaires, et... dans les prisons ! J'ai eu des entretiens depuis avec Lénine jusqu'au plus humble des camarades russes. J'ai visité les grandes villes : Pétrograd, Moscou, Karkhow, Kiew, Poltava, Krementchouco, etc., etc... et les plus petits villages dans diverses contrées.

J'ai pu voir ainsi un peu de ce qui se passe en Russie et en tous cas, j'ai eu l'occasion de contrôler les renseignements officiels et de ne pas accepter, comme Cachin et Frossard, tout ce que l'on me racontait.

Maintenant, dans une série d'articles au *Libertaire*, je vais donner mes impressions et renseignements recueillis à travers la Russie soviétique et que je résume dans les alinéas suivants :

1° Si un jour les communistes ont représenté les aspirations révolutionnaires du peuple russe, aujourd'hui c'est fini. Et nous avons tort de croire que la révolution russe et les bolcheviks sont la même chose ;

2° Que le Parti communiste et ses bénéficiaires marchent rapidement vers l'établissement d'une classe qui a des intérêts opposés à ceux de la masse révolutionnaire ;

3° Que la dictature du prolétariat c'est l'instrument d'oppression dans les mains de la nouvelle classe sans le contrôle du prolétariat et contre le prolétariat ;

4° Que le régime dépasse en terreur le régime tsariste parce qu'il est plus difficile de faire plier un peuple qui a connu le soleil de la révolte ;

5° Que les communistes russes et les communistes du monde entier font la guerre au régime capitaliste dans le but d'établir l'*Etat* soi-disant prolétarien qui, avec sa bureaucratie est l'avènement et la réalisation de la pensée de Marx, — qui, tout en brisant les chaînes capitalistes — met un joug nouveau sur les épaules des prolétaires ;

6° Que la formule comprise par Dictature du prolétariat enlève, au profit de l'*Etat*, la participation de la masse à la vie active.

Comme conséquence nous savons :

a) Que le régime des Soviets représente actuellement moins la volonté du peuple producteur que le régime parlementaire dans les pays bourgeois ;

b) Que les syndicats russes ne le sont que de nom et comme les soviets, ne sont qu'un simple appareil de bureaucratie ;

c) Que les vrais révolutionnaires, principalement les anarchistes qui veulent défendre les conquêtes de la révolution sont persécutés, emprisonnés et fusillés sans jugement ;

d) Que l'armée rouge n'est plus une armée révolutionnaire, car avec son caractère d'armée régulière, demain elle sera peut-être l'armée jaune et après-demain l'armée blanche ;

Que le régime militariste s'établit sur des bases telles qu'il sera le plus grand péril de la révolution ;

e) Que les usines aux prolétaires, les maisons aux locataires, les mines aux mineurs, etc., c'est déjà dans les limbes de l'oubli.

7° Que les fléaux du régime capitaliste, la prostitution, le vol, le favoritisme, la mendicité sévissent en Russie autant qu'en pays bourgeois ;

8° Qu'il ne faut pas se leurrer sur les réformes faites en Russie, quelques-unes sont sur le papier, d'autres profitent à la classe privilégiée et la plus grande partie sont de caractère philanthropique, surpassées même dans d'autres pays capitalistes avancés ;

9° Que le blocus de l'entente est le crime le plus monstrueux, car c'est le peuple qui en subit toute la répercussion. Et si les bandits de l'impérialisme croient que cela le fera se révolter, ils se trompent lourdement.

Le peuple russe tout entier est debout pour lutter contre ceux qui viennent violer le sol de la Russie et s'immiscer dans ses affaires intérieures, ce qui ne les regarde nullement.

Et pour finir, une conclusion. La Révolution russe prouve incontestablement — contre l'opinion des réformistes — que la classe capitaliste n'est pas du tout nécessaire, qu'elle n'est qu'un parasite dont peut se passer la so-

ciété. Et, ici, nous sommes d'accord avec les communistes, seulement ces derniers veulent imposer un régime transitoire qui les fera les profiteurs de la révolution, tandis que nous, nous luttons pour que ce soit le peuple qui en profite, n'attendant rien personnellement de la révolution.

MON ARRESTATION

« Au meeting sur la dictature du prolétariat (dimanche 9 janvier, salle de l'Union des Syndicats), j'ai relaté au public des particularités de mon arrestation en Russie. Le *Libertaire* du vendredi suivant en parle dans son compte rendu.

« Aujourd'hui, pour me justifier d'une action inepte, je suis obligé de publier ces incidents personnels :

« — Le 13 octobre dernier, à 2 heures du matin, j'étais arrêté par deux commissaires de la *Tché-Ka*, à ma chambre (n° 218) du *Dièlovoy Dvor*. Ils firent une perquisition minutieuse et saisirent tous mes papiers, y compris des brochures de Lénine que j'avais annotées, et des photos sans importance. Toutes les mesures étaient prises pour ne réveiller personne dans l'hôtel. Le couloir et les escaliers étaient gardés par des *tchékistes*. Une auto qui stationnait à la porte me conduisit à la prison.

« Je ne pouvais m'expliquer le motif de mon arrestation ; cependant j'étais troublé, me rappelant qu'on en avait fait autant : à Mauricius, pour avoir appelé Trotsky « dictateur » ; au délégué socialiste d'Irlande, pour avoir écrit à ses camarades que les méthodes bolchevistes n'étaient pas les meilleures pour la libération du prolétariat ; au délégué américain Schurvist, après le Congrès de la 3^e parce que sa manière d'interviewer les ouvriers et paysans qu'il rencontrait était suspecte ; au délégué du Parti Communiste autrichien, chef de l'Association des Prisonniers de guerre, Schneider (qui avait facilité le retour de Bela Kun en Russie), parce qu'il avait traité de « fainéants » les employés du commissariat des Affaires Etrangères !

« Et moi, qu'avais-je fait ? Quelques causeries antimilitaristes et anticentralistes ; j'avais défendu Makhno devant témoins à la table du *Dièlovoy Dvor*, j'avais dit avoir rendu

visite à son lieutenant Tchûbenko le jour de sa libération ; j'avais dit aussi que le tribunal révolutionnaire de 93 était un saint à côté de la Tchê-Ka.

« Et, me remémorant toutes les libertés que j'avais prises, j'entrevois que j'avais eu de la chance de ne m'être pas fait arrêter plus tôt...

« — Le 30 du même mois après avoir passé par cinq prisons différentes je fus interrogé. Le juge d'instruction m'informa (enfin !) de la cause de mon arrestation : j'étais inculpé d'être un ANARCHISTE-REFORMISTE (*sic*), d'avoir fait publiquement des critiques déloyales du système des soviets, et d'avoir cherché à discréditer le Parti communiste.

« Mon dossier se composait : du mandat d'arrêt, d'une dénonciation, des papiers saisis chez moi, et de mon interrogatoire que j'ai signé.

« Je demandai si je n'étais pas libre de penser à ma guise. Finalement le juge d'instruction convint qu'il n'y avait rien de sérieux à ma charge ; il m'annonça qu'il allait proposer ma mise en liberté, m'offrit des cigarettes, un paquet de tabac, me serra la main et m'expédia.

« Je comptais sur ma libération immédiate ; mais elle ne vint que le 22 novembre. Une auto me conduisit devant le secrétaire de la Tchê-Ka, Moguilewsky, lequel me notifia ma libération, et m'apprit que la dénonciation sur laquelle on m'avait arrêté venait de MERINO GARCIA, REPRESENTANT DU PARTI COMMUNISTE ESPAGNOL (c'est lui qui m'accusait d'être « anarchiste-réformiste », etc.). Comme il n'y avait rien d'autre contre moi, on me relâchait ; Moguilewky m'assura que je pouvais rester en Russie, que je ne devais pas garder rancune de ma mésaventure, parce qu'en temps de révolution il y a forcément des erreurs, etc.

« En auto je fus amené à l'hôtel Luxe, nouvelle et magnifique résidence de la 3^e Internationale, inauguré pendant mon emprisonnement, dont le commandant, déjà prévenu, m'installa dans la chambre n° 30 avec salle de bains, au 1^{er} étage ; chambre qui fut donnée à mon départ à Rakowsky, président du conseil des commissaires d'Ukraine.

« Anguiano et de Los Rios, délégués du Parti socialiste

espagnol, vinrent me voir dès mon arrivée. Ils me dirent qu'ils avaient reçu la lettre que je leur avais fait passer par les anarchistes et qu'ils avaient de suite parlé à Boukharine et Kovietsky, lesquels s'étaient entremis pour me faire relâcher et que s'ils n'avaient rien fait auparavant, c'est qu'ils ignoraient mon arrestation : on leur avait annoncé que j'étais parti pour l'Ukraine.

« Le lendemain, devant le camarade Anguiano, le juge Moguilewky répéta ses affirmations de la veille. On me rendit tous mes papiers (notes, affiches, photos, etc.).

« Je repris la vie de délégué : vivant à la table de Rosmer, Chablin, et autres membres du comité de la 3^e. Je reçus un superbe paletot de fourrure et bien d'autres choses, j'utilisais l'auto, j'allais à toutes les excursions ; et personne ne savait que j'avais été arrêté... Presque tous les soirs j'allais à l'Opéra, loge 14. J'emmenais Anguiano et de Los Rios aux réunions des ouvriers et chez les anarchistes. Enfin, je vivais comme les autres délégués.

« Naturellement, j'étais devenu méfiant, et bientôt je demandai mon départ à Kovietsky. Il me promit d'arranger cela le plus tôt possible.

« Pour plus de garanties, je désirai faire apposer le cachet de la Tché-Ka sur mon carnet de notes. Je l'apportai à Moguilewsky. Certaines impressions et des signes tachygraphiques le troublèrent. Immédiatement il en fit part à Anguiano : celui-ci lui répondit qu'il n'y avait rien de contre-révolutionnaire dans mon « journal ». Et mon carnet me fut rendu sans observation.

Le président de la Tché-Ka de Moscou, Méjinsky, répéta en présence d'Anguiano et de los Rios, les mêmes assertions, dit que tout ce « malentendu » provenait de la dénonciation du communiste *Merino Garcia* ; qu'ils savaient bien commettre des erreurs, mais s'efforçaient de les réparer dès qu'on les leur signalait...

« Quelques jours après, Lénine dit aux mêmes camarades des choses analogues.

UNE GRÈVE

Quant au droit de grève, l'exemple suivant sera plus éloquent que toutes les considérations :

Au grand atelier de réparation de locomotives de Perovo, chemin de fer de Kazan, près Moscou, dont les ouvriers participèrent de façon éclatante au mouvement révolutionnaire de 1905, et qui compte 3.000 travailleurs, la grève générale éclata en juillet dernier.

La cause en était dans les réclamations faites vainement au gouvernement concernant le ravitaillement défectueux et les conditions politiques insupportables. Les ouvriers réunis décidèrent de présenter au pouvoir une demande de *suppression des rations pour privilégiés, liberté de domicile aux ouvriers, droit pour les familles nombreuses de s'approvisionner de réserves alimentaires, suppression des réquisitions parmi les ouvriers ; droit de nommer un comité chargé de faciliter le ravitaillement de l'atelier*. A cette requête, le pouvoir bolcheviste répondit qu'on étudierait l'affaire. Un mois sans autre réponse, la grève générale fut décidée à l'unanimité. Trois jours après la cessation du travail arrivaient à Perovo plusieurs régiments avec canons et mitrailleuses. Les ouvriers furent sommés de rentrer au travail. Personne n'obéissant, la Tché-Ka procéda à l'arrestation classique des « meneurs ». Les ouvriers durent rentrer sous la menace des canons et mitrailleuses.

Le *Kommunistisky Truda*, narrant les faits, affirmait que cette grève était un vaste complot émanant des Polonais qui voulaient provoquer la grève générale sur tous les réseaux pour empêcher le transport des vivres et munitions vers le front ; que les social-révolutionnaires et les anarchistes avaient une part importante dans le développement de la grève ; que les intérêts corporatifs ne devaient pas s'opposer à l'intérêt général ; que les réclamations des grévistes ne pouvaient pas être satisfaites du jour au lendemain, etc...

Au bout de quatre mois, en novembre, les « meneurs », déférés au tribunal révolutionnaire des chemins de fer, composé de créatures du parti communiste furent condamnés respectivement comme suit :

Un ouvrier communiste à 20 ans de travaux forcés ; trois social-révolutionnaires, deux anarchistes, un évangélique, un tolstoïen et quatre sans-parti, à quinze ans de travaux forcés ; trois ouvriers à cinq ans, six à trois ans, et cinq à

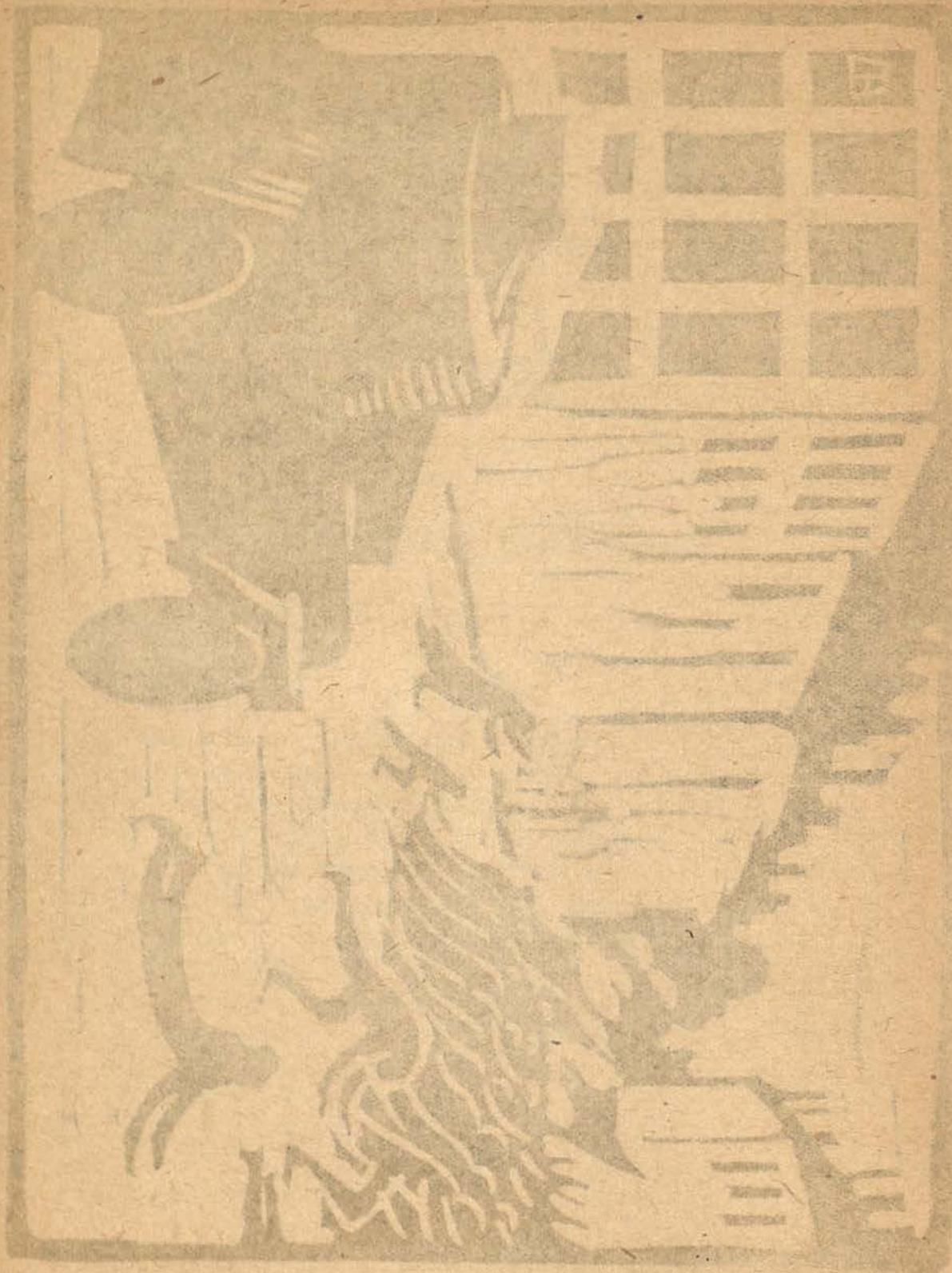


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-Propos	3
1. Emile MASSON : Un Secret de Polichinelle	4
2. Maurice WULLENS : Propos d'un Isolé	5
3. GÉROLD : Les Dictateurs du Prolétariat	16
4. Maurice WULLENS : Morceaux Choisis	22
5. RHILLON : Les Cabots de la Dictature	30
6. Sébastien FAURE : Une Classification Ridicule	34
7. RHILLON : Les Aristocrates Communistes contre la Révolution.	39
8. Sébastien FAURE : Le Jeu de la Réaction	46
9. RHILLON : Illusionnisme — Démagogie	50
10. VILKENS : Six Mois en Russie (extraits). Avant-Propos	54
Mon arrestation.	57
Une grève	60
Table des Matières	62



Lino gravé de A. DAENENS.



NUMÉROS SPÉCIAUX

consacrés à

Emile Verhaeren (Janvier-Février 1917 : 32 pages).

Articles de : Romain Rolland, Han Ryner, Henri Guilbeaux, Philéas Lebesgue, A.-M. Gossez, Marcel Lebarbier, Roger Pillet, Maurice Wullens et Francis Yard. 1 »

(Sur japon : 5 francs)

Gabriel Belot (Août-Septembre 1917 : 64 pages épuisé.

A.-M. Gossez (hors série : 32 pages) épuisé.

Romain Rolland devant la Guerre (Octobre 1917 : 32 pages) épuisé.

Anthologie des Humbles (Mars-Avril 1918 : 80 pages).

Poèmes de : Maurice Bataille, A.-M. Gossez, Henri Guilbeaux, Marcel Lebarbier, Fernand Leprette, Lois Cendré, Marcel Martinet, André Mora, Joseph Rivière, Han Ryner, Henri Siegrist.

Proses de : Edmond Adam, Gabriel Belot, André Delemer, Florent Fels, G.-P. Guinegault, R.-M. Hermant, Ker-Frank-Houx, Gérard de Lacaze Duthiers, Pierre Larivière, Philéas Lebesgue, Marcel Sauvage, Maurice Wullens, Stéfan Zweig.

Illustrations de : Gabriel Belot, G.-P. Guinegault et Ludovic Rodo 2 »

Philéas Lebesgue (Août-Sept.-Oct.-Nov. 1918 : 400 pages).

Articles de : Ad. van Bever, Xavier de Carvalho, Paul Cordier, Henry Corneau, F. Funck-Brentano, A.-M. Gossez, Miodrag Ibrovac, Tristan-L. Klingsor, Marcel Lebarbier, Camille Le Mercier d'Erm, Roger Pillet, Georges Polti, Han Ryner, Sotiris Skipis, Maurice Wullens et Francis Yard.

Deux portraits hors texte par Ch. Duhamel et Tristan-L. Klingsor.

Illustrations de : G. Belot, H. Chapront, Ch. Duhamel, G.-P. Guinegault, C. Lieucy 3 »

(Sur hollandaise française : 6 francs)

Le Cœur de l'Ennemi (Avril 1919 : 32 pages).

Poèmes actuels traduits de l'allemand par Goll et illustrés de 46 bois gravés par Louis Moreau épuisé.

Anthologie de poèmes yougo-slaves (Octobre 1919 : 56 pages).

Poèmes de : Ivo Andritch, M. Boyitch, Yvan Douthitch, Tcherina, Ilyia Despote, Dragoutine, M. Domyanitch, Iakchitch, Milioutine, Yovanovitch, Rikard, Katilinitch, Yérétov, S. Kerditch, Mirko Korolya, Krstitch, Danitza Markovitch, D. Mitrinovitch, Mitrovitch, Vladimir Nazor, Petrovitch, Rayitch, Rakitch, Stefanovitch, Momtchilo, Seleskovitch, Aleksa Chantitch, Onyevitch et Milan Voukassovitch.

Traductions de Philéas Lebesgue et B. Tokine. Lettre-préface de Ph. Lebesgue et étude préliminaire de B. Tokine sur le développement de la poésie yougo-slave 2 »

EDITIONS

EDMOND ADAM. — <i>Le Néostiche et le Verbe intégral</i> . Essai sur les tendances poétiques contemporaines, avec une préface de Philéas Lebesgue.	1 »
Sur papier de luxe : 5 fr.	
JEAN BALAT. — <i>Lepopo le fou</i> , légende contemporaine avec des dessins de A.-C. Balat.	1 50
MAURICE BATAILLE. — <i>Le Chapeau de Velours</i> , poèmes avec un portrait de l'auteur (1 ^{re} édition 1914, rare)	2 »
MAURICE BATAILLE. — <i>Le Chapeau de Velours</i> , poèmes, suivis de <i>La terre qui parle</i> et des <i>Mirages</i> (fragments) avec une préface de Han Ryner et un portrait hors texte.	4 »
MAURICE BATAILLE. — <i>La Cité des Humbles</i> , poésies, suivie des <i>Chansons pour ne pas pleurer</i>	4 »
RÉMI BOURGERIE. — <i>Graines dans le Vent</i> , poèmes, préface de Marc Lebarbier, couverture de G.-P. Guinegault.	3 50
GARRIGUE GARONNE. — <i>La Chaîne aux Anneaux brisés</i> , poèmes.	3 »
A.-M. GOSSEZ. — <i>Henry Chapront, Aqualintiste</i> , avec une préface de Philéas Lebesgue et XXXIII illustrations de H. Chapront.	2 »
Sur papier de luxe avec une aqualinte originale hors texte : 10 fr.	
G.-P. GUINEGAULT. — <i>Deux poèmes en prose</i> , illustrés par l'auteur.	4 50
R.-M. HERMANT. — <i>La Trainaille</i> , poésies, ballades et chansons de mauvaise vie avec frontispice et dessins de C. Zdravii.	2 »
PIERRE LARIVIÈRE. — <i>Au temps des sous-hommes</i> , prose, poèmes en prose et dessins avec une préface de Han Ryner.	4 50
LAZARE. — <i>Anarcho</i>	2 »
MARCEL LEBARBIER. — Poèmes, préface de A.-M. Gossez, illustrations de G.-P. Guinegault.	épuisé.
LÉON MEUNIER. — <i>Essai de psychologie</i>	4 »
PAUL MORISSE. — <i>Edouard Dujardin</i> , étude critique.	4 »
LOUIS PIERRE. — <i>La Logique du Catholicisme</i> , avec une préface et des dessins de Pierre Larivière.	5 »
HAN RYNER. — <i>Le Livre de Pierre</i> , illustrations de G. Belot.	4 »
WALT WHITMAN. — <i>Le Panseur de plaies</i> , lettres et fragments sur la Guerre, recueillis par Léon Bazalgette, avec des poèmes en une traduction rythmique nouvelle de A.-M. Gossez et deux portraits hors texte du Poète.	épuisé.
MAURICE WULLENS. — <i>Profits de Flandre... et d'ailleurs</i> , préface de Han Ryner, illustrations de P. Larivière.	épuisé.
MAURICE WULLENS. — <i>La Littérature et la Guerre</i> , trois études critiques.	4 »
MAURICE WULLENS. — <i>Pages de mon Carnet</i> , souvenirs de voyage, de campagne et de captivité.	6 »
EMILE VERHAEREN } Portrait-carte postale : La pièce	0 10
ROMAIN ROLLAND } — La douzaine.	1 »
LES HUMBLES : première série (1913-14)	épuisé.
— deuxième série (1916-17)	épuisé.
— troisième série (1917-18)	épuisé.
— quatrième série (1918-19)	15 »
— cinquième série (1919-20)	15 »

Le Directeur-Gérant : M. WULLENS.